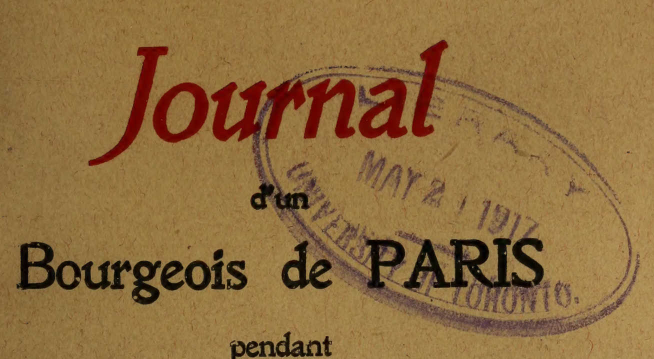
Fascicule N° 13 — **Prix : UN franc**

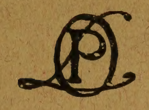




Journal d'un Bourgeois de PARIS pendant LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL

d'un Bourgeois de Paris

PENDANT

LA GUERRE DE 1914-1916

Fascicule XIII

Voilà que, sous les vertes frondaisons du jardin des Tuileries, d'étranges constructions s'élèvent, qui ressemblent, vues de la place de la Concorde, à un village de poupées. Ce sont les bâtiments d'une reconstitution de petits pays détruits par la guerre. Et c'est une exposition au bénéfice de l'œuvre de reconstruction de ces fermes, de ces églises, de ces hameaux sur lesquels le fléau allemand a si durement sévi. Car il va falloir relever toutes ces ruines. Et, pendant que le canon tonne encore et que les destructions nouvelles mettent hors de chez eux les pauvres habitants pris dans la tourmente meurtrière, on s'occupe de réédifier ce qui aura été abattu. Ainsi le mouvement universel ne s'arrête pas, et la vie

remplace ce qui meurt des êtres et des choses.

Combien de fois ne m est-il pas arrivé, dans les vieilles provinces françaises de voir un antique donjon écroulé, accolé à un château moderne construit avec une partie des pierres de la forteresse détruite. La rude et menaçante demeure avait été remplacée par un logis élégant, somptueux et clair. Les descendants des seigneurs qui avaient combattu sur les remparts rompus et écroulés, habitaient les appartements confortables de la demeure nouvelle. La vie avait continué son mouvement qui ne peut s'interrompre. Et les ruines restaient seules, comme un témoin des batailles et des destructions anciennes.

Il en sera de même, pour tous les villages, pour tous les châteaux, pour toutes les églises détruites par le passage de la horde allemande. Et cette exposition des modèles de constructions, qui, dès à présent, sont préparés pour remplacer les toits abattus, est un symptôme heureux et consolateur. Tout se réparera, tout se restaurera. Les blessures des murs se cicatriseront, comme les blessures des corps. Elles laisseront des traces mélancoliques des mutilations subies. Mais les plaines vides se repeupleront, les champs, labourés par la mi-

traille, retrouveront leur aspect de culture et leur parure de travail. Les arbres, rasés par la faux des artilleries, repartiront du pied. Ayons confiance et espérons dans l'avenir. Il nous dédommagera des malheurs du présent.

*
* *

Les hautes têtes allemandes sont frappées, au cours des événements, sans justice, comme sans pitié. Tirpitz a été remplacé, Delbruck est remplacé. Bethmann-Hollweg branle dans le manche. La gloire de Hindenburg pâlit à vue d'œil, et Mackensen, plus errant que le Juif Aahsverus, promène sa personne, ses méthodes et sa brutalité, de la Courlande à la Bulgarie, et de la Turquie à la Perse. C'est beaucoup d'agitations manifestées, peu de résultats acquis et d'immenses déceptions éprouvées par le peuple et par le Kaiser. En attendant les industriels du fer font des fortunes à fabriquer des engins de massacre; les hobereaux et les agrariens refusent d'accepter les impôts qui pourraient les atteindre, et continuent à réclamer des annexions, des indemnités de guerre, et la domination économique de l'Univers.

Depuis deux ans, bientôt, que cette guerre est engagée, les gens d'Allemagne n'ont pas fait un seul pas dans le chemin du retour à la raison. Ils continuent leur rêve pangermaniste, sans se préoccuper de savoir s'il leur reste le moyen de le réaliser. Les défaites, les déboires, les pertes, rien n'a diminué leur carrure orgueilleuse. Ils sont tels qu'au début des hostilités. Il ne faut pas espérer qu'une lueur de raison, viendra éclairer les vaniteuses ténèbres de leur cerveau quadrangulaire. C'est une énigme pour nous impossible à pénétrer que l'état d'esprit de la classe moyenne en Allemagne. Les lettres, que les journaux de notre pays publient, sont évidemment triées avec soin, et ce ne sont pas les mieux remplies d'illusions victorieuses qui nous sont soumises. Et ces lettres même ne portent pas trace de découragement.

Nous savons que le peuple allemand a été gorgé de mensonges, saturé de fausses assurances, mais les a-t-il acceptés, sans discussion, sans restriction? En résumé, l'Allemagne, à l'heure actuelle, croit-elle encore son Kaiser quand il atteste qu'il n'a pas voulu la guerre, croit-elle Bethmann, quand il affirme que la victoire finale est assurée? Ou bien est-elle en

état de se rendre compte que, depuis un an, ses armées n'ont fait que s'affaiblir, ses succès rester stériles, et ses grands hommes se discréditer?

Il est à penser qu'il faudra un changement sérieux dans la position des belligérants, pour que l'Allemagne se rende compte qu'elle ne peut plus sortir, à son avantage, de la guerre qu'elle a engagée. On peut encore lui dire, sans qu'elle se sente dupée, qu'elle est victorieuse, puisqu'elle occupe le Nord et l'Est de la France, toute la Belgique, toute la Serbie, et plusieurs provinces russes. Le jour où la retraite de l'armée allemande débarrassera la Belgique et la France de l'invasion, la réalité apparaîtra, d'un coup, aux Teutons. Un grand fait matériel seul décidera de leur résolution. Et l'automne ne se terminera vraisemblablement pas avant que ce grand fait se soit accompli.

*
* *

Le Président de la République a prononcé à Nancy un admirable discours, dont les paroles principales sont les suivantes : il faudra non pas que les Allemands nous offrent la paix, mais

qu'ils subissent la nôtre. Voilà résumé en un seul trait le fond de la pensée française. M. Pierre Renaudel qui, à propos de l'interruption lancée au Reichstag par Liebknecht: « C'est vous qui avez déclaré la guerre » s'attendrit, et déclare que cette déclaration libère la conscience allemande, va à l'encontre des idées françaises, si heureusement exprimées par le Président de la République. Non! Il ne suffit pas, pour libérer la conscience allemande, d'une interruption, d'ailleurs huée par le Reichstag tout entier. M. Liebknecht est, à l'heure actuelle, un isolé, en Allemagne. Il est seul de son bord, à protester, contre les affirmations du Kaiser, et ce n'est pas sa tardive et unique dénégation qui pourra nous faire oublier le manifeste des 93, les furieuses et féroces déclarations de la Sozial-démocratie en faveur du Pangermanisme, et l'accord complet des Kamarades allemands, avec le parti militaire.

M. Pierre Renaudel recommence à parler de fraternité, comme si des Français pouvaient jamais être les frères des massacreurs de Dinant, des incendiaires de Louvain, des destructeurs de Reims, et des sanguinaires satyres qui ont assassiné, violé en France,

et se sont roulés, ivres, dans les décombres de nos villages. La générosité de la France n'est pas faite pour de pareils misérables. Même après la victoire, nous ne serons pas désarmés par la joie du triomphe. Il faudra réserver notre fraternité pour les victimes et n'en pas faire bénéficier les bourreaux. M. Pierre Renaudel avec ses amolissants conseils fait tort à son parti, qui se bat bravement pour défendre la liberté française. Il n'est pas à supposer que les socialistes, qui auront peiné, souffert, se contenteront, au moment du règlement des comptes avec l'Allemagne, de quelques phrases sur la fraternité humaine, au lieu des sérieux avantages qui leur auront été acquis par tant de persévérance et d'héroïsme. La fraternité internationale sera une viande bien creuse pour les estomacs des poilus, après deux ans de guerre menée sans pitié, sans répit, sans ménagements, où les Zeppelins, les avions, les gaz asphyxiants, les jets de feu, toutes les sataniques inventions et les monstreuses pratiques teutonnes auront été employées. Quand on fera les comptes, il est à penser que les tendresses de M. Renaudel pour les Kamarades d'outre-Rhin seront de peu d'effet, et qu'il faudra autre chose, pour désarmer les justes haines françaises.

*
* *

Napoléon a dit : tant vaut le chef, tant vaut l'armée. La question est donc de bien choisir les généraux qui commandent. La France a eu la main heureuse le jour où elle a confié la conduite de ses troupes au général Joffre. Mais c'est le général Joffre, qui a choisi les Foch, Castelnau, Pétain, Franchet d'Esperey pour lieutenants. Il porterait donc la responsabilité de leurs fautes comme il a la gloire de leurs succès. Or, depuis près de deux ans, après la merveilleuse retraite de Charleroi, il y a eu la Marne, l'Aisne, l'Yser et Verdun, où s'est ruinée l'offensive allemande. Bientôt nous saurons quel parti vont tirer Joffre et ses lieutenants de l'offensive française.

*
* *

Comme ils sont heureux nos gens de l'arrière qui, non contents de tenir, pratiquent, à l'aide de petits drapeaux plantés sur la carte, une offensive impeccable et régulièrement triomphante. Ils ignorent tout des angoisses de la

bataille, des incertitudes même de la préparation du combat. Ils savent où il faut frapper, comment il faut frapper, et la stratégie est asservie à leur imagination. Ils sont heureux et ils sont tranchants et péremptoires. Il ne s'agit pas de discuter avec eux, il convient de les écouter, de les croire et de les approuver. Ils sont les détenteurs du secret final. Ils ont été avertis, par des révélations mystérieuses, de l'heure où sonnera la Victoire.

Or ces gens bien informés, qui flirtent avec la Providence, sont répartis en deux camps bien tranchés, bien opposés et qui seraient ennemis, si, en France, à l'heure présente, il pouvait y avoir d'autre ennemi que le Teuton honni et exécré. Les uns sont pessimistes et les autres optimistes. Suivant qu'ils appartiennent à un camp ou à l'autre, ils assignent à la guerre, une durée courte ou longue, et disent à qui les questionne : « Il y en a pour huit mois, encore, ou pour deux ans. » Ni les uns, ni les autres n'ont, d'ailleurs, d'arguments décisifs à fournir pour appuyer leur opinion. Ils parlent suivant leur désir, et avec l'espoir secret que leur pronostic se réalisera.

Aucun, du reste, de ces pronostics, depuis de si longs mois, que les hostilités sont

commencées, ne s'est réalisé jamais. Ils parlent aussi suivant leurs intérêts. Car si la plupart aspirent à la fin de cet affreux cauchemar, certains, qui travaillent pour la défense, soit qu'ils fabriquent des canons, des obus, des camions, des vêtements ou fournissent des vivres, y gagnent de telles fortunes qu'ils prolongent, en pensée, la durée d'une activité industrielle et commerciale, qui fait d'eux des millionnaires. Ainsi, même au milieu des catastrophes les plus formidables, l'intérêt personnel se fait jour et, dans une certaine mesure, influe sur les opinions.

Bons Français, les uns et les autres, ces optimistes, qui croient proche la fin de la guerre, parce qu'ils en sont las infiniment, ou ces pessimistes, qui prolongent la durée des hostilités, parce qu'elles leur offrent des perspectives de gain magnifiques. Et, si vous leur posez la question : Aurons-nous finalement la victoire? Ils répondent sans hésiter : proche ou lointaine, elle est assurée. Là, ils sont d'accord.

*
* *

Voilà la Grèce dans une belle passe! Après avoir trahi la Serbie, l'Entente, elle en est

arrivée à se trahir elle-même. L'armée, victorieuse à Kilkis du Bulgare exécré, a dû reculer devant les insolentes avant-gardes de Ferdinand. Elle a dû livrer ses forteresses et s'en aller, la tête basse, le fusil en bredouille, sous les huées des Comitadgis, qui pillaient déjà les villes et les palais. Rentrez le drapeau de Navarin dans sa gaîne. Il a capitulé devant le Bulgare, allié du Turc et protégé par l'Allemand.

Guerriers, aux belles cnémides, aux brillantes ceintures, aux fustanelles plissées, qui avez combattu à Chio, contre le Croissant, brisez vos longs fusils, bronzés par la fumée. La gloire de la Grèce a disparu. C'est le soleil bulgare qui se lève sur les Balkans.

Pendant ce temps-là, Constantin est dans ses propriétés de Thessalie, où il regarde pousser le tabac blond dont on fera les odorantes cigarettes. Et il bénit le Kaiser qui lui a fait ces loisirs.

***

Le général Galliéni vient de mourir. C'est un grand soldat, un bon citoyen, un des meil-

leurs Français qui disparaît, bien injustement, avant la fin de la guerre. Il avait mérité d'assister à la victoire, après avoir si largement contribué à nous l'obtenir. C'est à son coup d'œil, à sa précision qu'est dû l'engagement de la 6e armée dans la bataille de l'Ourcq qui préluda à la bataille de la Marne. Il avait accepté de défendre Paris, dans des conditions périlleuses. Les forts n'étaient pas armés, il n'y avait pas un retranchement autour de la capitale, pas même un abattis d'arbres, en travers des routes qui y conduisent. Un raid d'auto-canons accompagnés par de la cavalerie aurait pu pénétrer dans la banlieue, s'emparer d'un fort, comme celui de Vaujour, et tenir la ville sous le feu de ses batteries, avant même qu'on eût le temps de se mettre en défense. La situation était à ce point grave que le haut commandement avait engagé le Gouvernement à partir pour Bordeaux. La nomination de Galliéni avait été pour les Parisiens un réconfort. Ils s'étaient sentis plus en sûreté en apprenant que ce vigoureux soldat était chargé de les protéger contre l'audace allemande. Sa proclamation, un modèle d'*imperatoria brevitas*, leur avait plu. Ils avaient jugé l'homme digne de sa fonction. Il l'était et le prouva par ses actes.

Paris a dû son salut à Galliéni. Il importera de ne l'oublier jamais. Et les Parisiens jeudi, en se portant en masse sur le passage du cercueil de leur ancien gouverneur, prouveront qu'ils n'ont pas méconnu les glorieux services rendus.

Parmi ceux qui se promenaient, curieux, dans les rues et sur les boulevards, il y aura peut-être quelques-uns de ceux que fit fuir si rapidement la déclaration de Galliéni, qu'il défendrait Paris « jusqu'au bout ». Ceux-là, ne seront pas les moins fervents à louer le brave soldat qui s'en va. Mais tous les Parisiens qui vécurent les heures prodigieuses du commencement de septembre 1914, seront là, émus, reconnaissants, avec le souvenir poignant des dangers courus et des joies éprouvées. Car, ce fut, à ce moment précis, que la victoire changea de camp, et délaissant les étendards allemands auxquels, depuis cent ans, elle paraissait enchaînée, d'un coup d'aile triomphant, elle revint aux trois couleurs avec lesquelles jadis elle avait fait le tour du monde.

Galliéni après avoir été gouverneur de Paris, dans ces temps difficiles accepta une tâche plus ardue encore. Il devint Ministre de la Guerre. Pendant un an, cet administrateur incomparable a consenti à mettre de l'ordre et de la

méthode dans notre réorganisation militaire. Avec une patience admirable, il s'est plié aux devoirs parlementaires qui, souvent, durent lui paraître bien difficiles à remplir. Lui, qui ne s'était jamais occupé de politique, il connut les difficultés, les pièges, les misères de la séance publique, et les intrigues, les trahisons des couloirs. Il s'évertua à travailler intrépidement pour défendre la France, pendant que la démagogie s'ingéniait à lui créer des obstacles. Un jour qu'il était malmené par quelque obscur député, il laissa entendre ce cri de révolte : Vous me faites faire une besogne qui n'est pas la mienne !

Brave Galliéni ! Non ce n'était pas sa besogne qu'il faisait, en discutant avec des adversaires malveillants et sournois. Sa besogne, c'était de pacifier les colonies, de conquérir les territoires, d'organiser les protectorats, de faire régner l'ordre, d'assurer la prospérité et de hausser le prestige de la France. Là, dans son véritable emploi, il avait donné des exemples admirables, établi de sûres méthodes, et laissé des élèves qui sont aujourd'hui de grands chefs, comme les Liautey et les Gouraud.

Galliéni meurt, et il lui était dû de vivre jusqu'à la fin de la guerre, pour être présent quand

sonnera l'heure de la victoire à laquelle il aura contribué. Il y a de ces injustices qui révoltent la conscience. Mais le souvenir de cet admirable soldat, restera attaché à cette terrible et glorieuse guerre. Il a écrit, lui-même, sa page d'histoire. Et elle est magnifique. Lorsque suivi par cent généraux, Joffre descendra l'avenue des Champs-Élysées, laissant derrière lui l'Arc-de-Triomphe, et qu'au bruit des tambours et des clairons de son armée victorieuse, il défilera devant le peuple de Paris, parmi tant de héros couverts de gloire, les spectateurs chercheront la rude figure du vieux général à moustache blanche, et ne voyant pas Galliéni, parmi les vainqueurs, ils diront : Nul plus que lui ne méritait d'y être.

*
* *

Le général Pétain est un homme terrible. Il ne dort pas. Le sentiment de sa responsabilité, une sorte d'activité nerveuse particulière, l'ardeur à bien faire le tiennent éveillé. De sorte que son état-major est sur les dents. Son héroïsme a tué le sommeil, comme chez lady Macbeth, le remords. Et devant ses yeux, il a sans cesse,

l'immense flaque de sang dans laquelle son armée piétine, inlassable et sublime, la flaque effroyable que toutes les eaux du ciel et de la mer, ne laveraient pas, tant elle a imbibé le sol. La lunette à l'œil, le général Pétain ne quitte pas ses positions du regard. C'est un chef terrible et charmant à la fois. Il est implacable dans le service, et dans le particulier, aime les arts, récite des vers, montre l'esprit le plus cultivé. C'est avec ces tempéraments nerveux et infatigables que s'accomplissent les grandes choses. Bonaparte fut ainsi jusqu'à la campagne de 1808. Son agitation incessante était attribuée à une gale folliculaire attrapée dans la batterie des *Hommes sans peur*, au siège de Toulon, et qui le tourmentait cruellement. Ce fut Corvisart qui l'en guérit, et qui lui enleva, en même temps, non pas son génie, mais une grande part de son activité. Il cessa de se gratter, put dormir, et commença à engraisser.

De même que le règne de Louis XIV est séparé en deux parties, l'une avant, et l'autre après la fistule, la carrière militaire de Napoléon se divise en deux, pendant et après la gale. L'activité du général Pétain, n'a certainement pas les mêmes causes physiologiques. Et s'il ne dort pas ce n'est point un acarus implacable

qui en est la cause. Mais le résultat est le même pour ses officiers, qui maigrissent, s'étiolent, et semblent l'ombre d'eux-mêmes. Ils ne se plaignent pas, fiers de servir sous un pareil chef. Mais ils ne sont pas plus tôt assis, qu'ils s'endorment. Les chaises leur causent de l'effroi. D'aucuns disent qu'ils font comme les chevaux, qui ne se couchent pas, et dorment debout. Quand on fera le compte de l'héroïsme dépensé, dans cette formidable guerre, le moral aura autant de part que le physique. Et les braves qui auront passé par cette épreuve, ne s'étonneront plus jamais de rien. Pour eux, qu'est-ce qui pourra bien être comparé à Verdun?

*
* *

La belle flotte d'étagère de Guillaume est sortie brusquement de son garage de Kiel, et profitant de ce que la grande flotte de guerre anglaise était éloignée, elle s'est jetée sur une petite escadre de navires en patrouille, commandée par l'amiral Beatty, et qui croisait dans le *Skager-Rach*. Les Allemands étaient certes quatre contre un. Les Anglais auraient pu faire

force de vapeur et se rapprocher de leur gros. Point. Ils ont fait branle-bas de combat, et soutenu le choc fièrement, pendant vingt heures, contre les plus grosses unités de la flotte de l'amiral Von Scheer. Il y eut des moments où le *Warrior* fut entouré et canonné par sept navires allemands, sans cesser de combattre et de rendre coup pour coup. Au moment où la flotte anglaise de l'amiral Jellicoe entra en action, après vingt heures de combat entre l'escadre Beatty et toute la flotte allemande, son lieutenant avait perdu quatorze navires, et en avait détruit presque autant à l'ennemi. La *Queen Mary* était coulée, aussi le *Warrior*, mais le *Lutzow* et le *Pommern* étaient au fond de la mer. Du reste, à peine la grande flotte anglaise entrait-elle dans la bataille, que la flotte allemande, à toute vapeur, se dispersait comme une bande de goëlands devant un vol d'aigles. Heureuse d'avoir échappé à la destruction par une prompte fuite, la flotte allemande, rentrée dans son canal, chantait victoire, et le Kaiser ordonnait de pavoiser les villes et de sonner les cloches. Les écoliers étaient gratifiés d'un jour de vacance, ce qui faisait une économie pour l'Université, et le monde émerveillé apprenait que la flotte allemande inférieure en nombre avait tenu tête à

toute la flotte anglaise, l'avait battue et lui avait détruit douze navires, en n'en perdant que trois.

Les neutres terrifiés recommandaient leur âme à Dieu, en murmurant : *Deutschland über alles*! La Bourse en Amérique, baissait de quatre points, et Constantin se laissait offrir une couronne d'or (l'or abonde, paraît-il, en Grèce) par ses sujets reconnaissants et esquissait quelques gestes mécontents du côté de Salonique. Mais brusquement les rapports de l'Amirauté anglaise paraissaient. Les récits des assistants à la bataille : Danois, Hollandais et Suédois apportaient des précisions sur cette affaire.

La victoire navale des Allemands prenait couleur de défaite, puis de désastre. Les trois vaisseaux du premier communiqué devenaient dix-huit navires dont six du plus fort tonnage. Et la perte anglaise de quatorze navires et de cinq mille hommes, devenait minime comparée à celle de l'Allemagne privée de dix-huit vaisseaux et de milliers de marins impossibles à remplacer. Arrêtez les cloches, rentrez les drapeaux, reconduisez les élèves aux Écoles. Le Kaiser a menti encore une fois, par vantardise et par gloriole. Il a beau nommer Von Scheer amiral et décorer Hipper de l'ordre du mérite, sa flotte battue est hors de jeu, pour longtemps,

et surtout elle a dû fuir et rentrer dans ses ports devant la flotte anglaise. Son beau joujou marin est donc sans valeur, et le rude instrument anglais lui interdit la promenade sur l'eau. Le message dédaigneux du roi Georges l'a dit : La flotte allemande nous a privés d'un succès décisif, en prenant la fuite. Voilà les paroles qui comptent. La flotte a pris la fuite. Et jamais plus elle ne se présentera en face de l'armée navale anglaise pour la combattre. Elle ne compte plus.

L'Allemagne réparera les dégâts subis par ses navires rentrés au port, bien endommagés. Elle ne relèvera pas le moral de ses équipages qui ont été mis en déroute et qui le savent, malgré les hâbleries du Kaiser, et les mensonges intéressés des bureaux Wolff. La bataille du Jutland, car c'est ainsi que nos alliés intitulent leur victoire, est le plus grand fait d'armes qu'ait accompli leur flotte, depuis la bataille de Trafalgar. Nous savons ce qu'il nous en a coûté. Beatty, plus heureux que Nelson a survécu et pourra jouir de son triomphe. Le brave Hood, le héros du *Doger-Banck* a succombé. Honneur à ces héros, qui sont morts sur les flots, comme ils y avaient vécu, la tête haute et en combattant pour la gloire de l'Angleterre.

*
* *

Une terrible nouvelle nous parvient, comme un funèbre écho à l'acclamation qu'avait soulevée la victoire navale anglaise. Lord Kitchener a péri en mer, pendant la traversée qu'il faisait pour se rendre en Russie. Une mine, ou une torpille, on ne sait, a frappé le croiseur qui portait le Ministre de la Guerre et son État-Majo Tout a péri, sans qu'un vestige du navire, de l'équipage ou des passagers ait pu être retrouvé. C'est un grand soldat qui disparaît, après avoir rendu à son pays les plus signalés services. Sa perte consterne l'Angleterre, qui a le culte de ses grands hommes. A l'inverse de certains autres pays où l'ingratitude passe l'ordinaire mesure, l'Angleterre a toujours su honorer les marins, les diplomates et les soldats qui se sont illustrés à son service.

On sait comment elle traita Marlborough, à qui, pour commémorer une de ses plus brillantes victoires elle fit construire le château de Blenheim. Nelson eut les funérailles d'un Roi, et Wellington, jusqu'à sa mort, fut traité comme un père de la Patrie. Lord Kitchener méritait une autre mort que celle qui lui est échue. Un

boulet, sur un champ de bataille, par un beau jour de victoire eut mieux terminé la vie de ce noble anglais, qu'une gorgée d'eau salée, dans un remous de naufrage. Cette guerre est pleine de surprises et assombrie de tristes deuils.

*
* *

Le communiqué d'aujourd'hui vient de nous faire connaître le nom d'un héros. C'est celui du défenseur des décombres de ce qui fut le fort de Vaux. Ce brave s'appelle le commandant Raynal. Il vient d'être fait commandeur de la Légion d'honneur. Celui qui est allé lui porter sa cravate et lui donner l'accolade à la place où il tient tête aux Allemands, peut se flatter de n'avoir pas froid aux yeux. L'ouragan de fer qui bouleverse la position du fort de Vaux est indescriptible. Il est impossible de ravitailler les troupes qui occupent encore ces pierres croulantes. Sans l'avoir vu et entendu, on ne peut se figurer ce qu'est le bombardement auquel se livrent les Allemands et que supportent nos soldats. Le nom du commandant Raynal mérite d'être retenu, comme le fût celui du fameux défenseur de la redoute de Mazagran, le capi-

taine Lelièvre, dont on dit, à l'époque, avec une familiarité soldatesque que c'était un fameux lapin. Le commandant Raynal, engagé volontaire, sorti premier de l'École de Saint-Maixent, n'a que cinquante-deux ans. Il a déjà été blessé trois fois, depuis le commencement de la guerre. Espérons qu'il ne se fera pas tuer et que nous le retrouverons général.

*
* *

Est-ce la fameuse offensive générale qui commence? Les Russes ont attaqué les Autrichiens en Galicie, sur le Styr, aux environs de Tarnopol. Ils ont forcé la ligne fortifiée de l'archiduc Eugène, lui ont fait quarante mille prisonniers et ramassé cent pièces d'artillerie, des mitrailleuses et des monceaux de munitions. C'est le général Broussiloff qui a dirigé cette importante affaire. Il est inutile d'en faire remarquer l'importance. Les Autrichiens battus s'étaient privés de quinze divisions pour renforcer la masse de choc qui opère sur la frontière Italienne. Ils ne pourront pas les ramener sur le front oriental, et le mouvement de navette qui leur a permis jusqu'ici, d'être supérieurs en

nombre partout où ils combattaient, semble bien devenu impossible. Il va donc falloir se défendre avec les troupes qu'on aura sous la main. Ce sera un grand changement, et très certainement le début de difficultés dont la mollesse autrichienne sera hors d'état de triompher. Après toutes les épreuves si dures, que nos alliés et nous avons dû supporter, par suite de notre absence de préparation militaire et de notre position excentrique, voici peut-être l'instant des revanches heureuses.

Les formidables efforts que nous avons dû faire pour nous soutenir contre un ennemi possédant l'unité de masse, d'action et de commandement, vont-ils enfin être couronnés de succès? Après avoir arrêté l'invasion des Allemands à force de courage et de tenacité, pourrons-nous avoir la joie de les rompre et de les chasser hors de nos frontières. Une bien légère rupture d'équibre suffirait à présent pour obtenir ce résultat. Il serait légitimement dû aux héros de Verdun, si fermes et si braves, depuis près de quatre mois sur un terrain labouré par les projectiles et arrosé par des torrents de sang. Aussi avons-nous les yeux fixés sur cette frontière de Galicie où se joue le destin de l'Europe. Que les Russes entrent en Bukovine, et les résultats

de leur offensive peuvent être si importants que la décision tant attendue soit obtenue beaucoup plus rapidement qu'on a pu se le figurer.

*
* *

Quand un ministre a, en face de lui, une Chambre qui exige qu'on lui dénonce les fautes du Haut Commandement, les erreurs de la tactique, les insuffisances de la défense, et tout le reste, il y a deux manières, de lui répondre : L'une raide et péremptoire consiste à lui déclarer froidement qu'il est impossible de rien révéler de ce qu'elle désire connaître. L'autre cordiale et familière s'épanouit dans une confiance exagérée et se tient prête à tout dire et même un peu plus que ce qu'on lui demande. C'est le second procédé qu'a adopté M. Briand devant les curiosités de la Chambre.

— Vous voulez un Comité secret. Je le veux plus que vous. Il vous faut des révélations sur Verdun, je vais vous en faire sur toute la guerre, et même sur sa préparation. Ah! Je ne suis pas un homme à vous rien cacher. Voulez-vous aussi le nombre des embusqués, depuis

ceux du Palais-Bourbon, jusqu'à ceux de l'aviation? J'ai là une liste...

La Chambre se glace, son ardeur tombe, elle perd, en un instant, tout désir d'un Comité secret. M. Briand passant à l'autre manière, la forte qui consiste à dire : Je ne dirai rien! lui causerait un soulagement inexprimable. Quel est donc le maladroit qui s'est avisé d'ouvrir cette boîte de Pandore, qui recèle tous les secrets de la défense nationale? Fermez! Fermez rapidement ce coffret plein de poisons! Nous ne voulons plus rien savoir. Dieu merci! Le Comité sera secret! On pourra n'y rien dire, sans que l'opinion publique soit émue de ce mutisme subit. On voudrait la tête des généraux. Mais ce sont des têtes de parlementaires qu'on va avoir! Arrêtez! arrêtez la manœuvre. Il y a maldonne!

J'ai toujours pensé que M. Briand était un habile homme et qu'il était dangereux de jouer au plus malin avec lui. On s'y fera mordre.

*
* *

Émile Faguet vient de mourir. C'est un écrivain qui n'a vécu que pour les lettres. Il les aimait exclusivement, et écrire a été son unique

raison de vivre. Il était éclectique et impartial, ce qui est la plus belle vertu d'un homme de lettres. Il avait du goût pour certaines œuvres que ses confrères en critique accablaient de leur mépris, et il avait le rare courage d'avouer sa préférence. Il écrivait sans virtuosité, ce qui ne l'a pas empêché, après la mort de Sarcey, de devenir l'arbitre choisi par le public dans les controverses grammaticales et d'être promu au rang *d'oncle* par la jeunesse littéraire. Il a touché à tout, dans ses livres, qui composent un ensemble presque encyclopédique. Que restera-t-il, demain, de toute cette prose pédagogique où le bon Faguet faisait la classe aux gens de son temps, avec une conscience exagérée, car on ne lui demandait pas tant de prolixité. Mais né professeur, il a professé, la plume à la main, jusqu'à son dernier soupir. Ce fut un très brave homme, très honnête, très modeste, un peu étonné de sa notoriété, qui s'habillait mal, se brossait peu, et, au moyen âge, eut été un admirable Bénédictin.

*
* *

En ce mois de Juin, où il devrait faire chaud, on gèle. Il paraît que les icebergs détachés du

pôle sud, sont descendus dans l'Atlantique vers le Gulf Stream et ont refroidi ce courant d'eau chaude. De là les basses températures dont nous jouissons. Notre calorifère ne chauffe pas. Et chacun d'épiloguer sur Saint-Médard, Saint-Barnabé, qui doit tout arranger, et qui n'a rien arrangé du tout. Le plus clair de l'affaire, c'est qu'à une époque où nous devrions connaître des 25° à l'ombre, nous avons 10°. Il y a de la guigne dans tout cela. Nous faisons une politique stupide et le ciel n'est pas content. Il nous le montre. Au début de la guerre, il faisait beau temps.

Après une immobilité, qui a duré de longs mois, et que les Allemands nous donnaient volontiers pour un épuisement total, les Russes viennent de reparaître formidables et triomphants. Leur offensive lentement préparée, soigneusement munie d'armes et de projectiles s'est affirmée par un coup de tonnerre. En huit jours, comme dans une nouvelle campagne d'Iéna, les Impériaux écrasés ont perdu cent mille prisonniers, un matériel de guerre immense, et bien plus : la confiance qu'ils avaient dans leurs retranchements jugés inexpugnables. La vaillance russe a tout brisé, et dans une revanche éclatante des échecs pas-

sés, réoccupé la Galicie, la Bukovine et menacé la frontière allemande. Nous saluons la victoire glorieuse de nos fidèles alliés. Lorsque, sans armes, sans cartouches, sans obus, ils se défendaient avec leurs baïonnettes contre les artilleries écrasantes d'Hindenburg, nous avons par notre offensive en Artois et en Champagne tout tenté pour les secourir. Nous nous félicitons de leur rentrée en ligne, qui va nous assurer la victoire, en précipitant la défaite allemande. Le général Broussiloff qui commande cette aile gauche russe a pour lieutenant le général Letchitzky. Ils ont fait à eux deux une besogne admirable. Hindenburg inquiet pour sa droite a pris l'offensive en Courlande et a été repoussé. Linsingen, rassemblant toutes ses forces, a opéré une pression sur la droite Russe. Mais la gauche continuant son mouvement a enlevé Czernowitz et menace Lemberg. La presse allemande reflète l'inquiétude ressentie à Vienne et à Berlin. C'est que l'instant est critique. La bataille de Verdun continue avec fureur, et ne cessera plus qu'à la fin de la guerre. L'offensive prise par les Russes va amener la marche en avant de l'armée de Salonique, et, à très brève date, le mouvement de tout le front Anglo-Français, en Champagne, en

Artois et dans les Flandres. Toutes les préparations vont se résoudre maintenant en opérations décisives.

Les Impériaux devront faire face sur tous les fronts. Il apparaît aux yeux les plus prévenus que la résistance sur une étendue aussi considérable sera impossible. Un resserrement du front sera commandé par les nécessités stratégiques, et ce sera l'abandon des lignes en France, le repli sur les positions préparées en Belgique, de longue date et qui partent d'Ostende pour aboutir à Metz en passant par Namur et Liège. La carte de guerre, suprême argument de M. de Bethmann-Holweg, changera de forme et d'importance. Actuellement, les Impériaux possèdent des fragments de sept départements français, presque toute la Belgique, la Serbie et le Monténégro. Les Alliés, eux, possèdent toutes les colonies allemandes, et la mer. A elle seule, la mer est l'équivalent de tous les territoires occupés par les Impériaux. Quand la France sera dégagée, la Serbie et la Belgique purgées de leurs garnisaires, que restera-t-il à nos adversaires pour traiter? Il est toujours bien dangereux de montrer ses cartes, ou sa carte, avant de s'être assuré le gain de la partie. Quel exemple les Allemands nous donnent en réduisant les

conditions d'un traité de paix à une question de possession.

La bassesse de l'âme allemande se manifeste là, pleinement. Droits des peuples, aspirations nationales, affinités ethniques, rien ne compte pour eux. Ils traitent les peuples comme des troupeaux qui suivent le sort des territoires auxquels ils sont attachés. Ils ont déjà raisonné et agi ainsi quand il s'est agi de l'Alsace-Lorraine en 1871. Ils prétendraient recommencer leur opération avec nos départements du Nord et de l'Est avec les Belges, avec les Polonais et les Serbes. Nous leur rendrons la notion du droit à coups de canon, et nous les ramènerons à la raison à coups de baïonnettes. Laissez passer l'été et l'automne. L'affaire est mûre. Elle va prendre fin. Et tous les massacres, tous les viols, tous les pillages, tous les incendies, vont se payer.

*
* *

La grande surprise du jour, c'est l'offensive Russe. En huit jours, le général Broussiloff vient de ramasser cent cinquante mille hommes et d'en détruire autant aux Austro-Allemands

qui garnissaient le front de Volhynie. Voilà, du coup, les Russes en territoire ennemi, et, ce qui est infiniment plus grave, Hindenburg voit sa gauche découverte et à la merci d'une attaque de flanc. Les Russes vont-ils prendre la revanche de Tannenberg? C'est le moment où les alliés d'Orient se mettent en branle, annonçant le grand mouvement offensif qui va nous mettre aux prises avec les Allemands pour l'action décisive, que l'on choisit chez nous, pour entamer des discussions sur le Haut-Commandement. C'est ce qu'on peut appeler de l'opportunité. Il est plus que probable que du Comité secret tenu par la Chambre, il ne sortira rien, et ce sera fort heureux. La longue préparation militaire qui va aboutir à une offensive combinée, est achevée. Ce n'est vraiment pas le moment d'affaiblir l'autorité de celui qui a fait tous les calculs. On risquerait de lui faire perdre la partie, et il n'est pas excessif de rappeler que cette partie a pour enjeu l'avenir de la France.

*
* *

Lorsque Pélissier, au refus de Canrobert d'assumer la responsabilité du commandement

en chef, fut chargé de conduire les opérations de l'armée française en Crimée, de concert avec lord Raglan, général du corps britannique, des intrigues se formèrent promptement autour de l'Empereur, pour desservir le brave soldat d'Algérie. Pélissier, pour son début, venait de s'emparer du Mamelon vert et des ouvrages blancs. Restait Malakoff, qui était un gros morceau, et que l'on considérait comme la clef de Sébastopol. Parmi les détracteurs de Pélissier, se trouvaient tous ceux qui auraient eu l'ambition de commander l'armée, sans posséder les qualités pour y réussir. Et des plans, tous contraires à celui adopté par Pélissier, étaient soumis à l'Empereur, qui, avec sa circonspection audacieuse, rêvait, lui-même, d'une manœuvre stratégique qui, mettant fin à une guerre de siège trop prolongée, trancherait, en une seule bataille du sort de la campagne, par une manœuvre à la Napoléon. Le grand malheur était que le neveu n'était pas l'oncle et que l'entourage ne possédait ni un Lannes, ni un Masséna. Cependant, le colonel Niel, aide-de-camp de l'Empereur, avait des idées, du talent, l'art de bien présenter les choses, et l'Empereur se décida à l'envoyer auprès de Pélissier, à la fois, pour lui suggérer des combinai-

sons et surveiller la conduite des opérations.

Pélissier, rude homme de guerre, était, dans la vie privée un être intraitable, un vrai sanglier. On racontait de lui des traits extraordinaires tels que celui-ci. Après avoir, sur le terrain, brutalisé en paroles un officier qui lui apportait un message, il s'était laissé emporter jusqu'à lever sur lui sa cravache. L'officier blême d'indignation avait porté la main à ses fontes, et pris un pistolet qu'il avait dirigé sur son chef. Le coup avait raté. Et Pélissier de dire tranquillement : « Vous ferez huit jours de consigne, pour avoir des armes en mauvais état. » On voit, avec un personnage auquel la légende prêtait de tels actes et de pareilles paroles, quel devait être le rôle de contrôleur et de conseiller, du colonel Niel, et comme il était aisé à tenir. Aussi l'Empereur, pour assurer l'autorité de son messager, écrivait-il lettre sur lettre à Pélissier, et faisait marcher le télégraphe, à toute occasion. Le général en chef, qui avait envoyé promener, tout d'abord, le colonel Niel, et ne tenait aucun compte de ses observations, répondait à l'Empereur, avec une franchise admirable, qu'il n'en ferait qu'à sa tête, attendu qu'il était seul responsable, et que les meilleurs plans élaborés dans un cabi-

net aux Tuileries, pouvaient ne plus rien valoir, à l'exécution, sur un champ de bataille.

Ici, la légende de Pélissier devient épique. Niel a parlé au nom de l'Empereur, le général en chef lui a répondu en grognard, et lui a donné l'ordre de se réembarquer pour regagner la France. L'Empereur tenu au courant a télégraphié à Pélissier, pour soutenir le colonel Niel, qui parle au nom du chef de l'État. Alors le vainqueur de la Kabylie, perdant patience aurait répondu par une petite phrase, qui était un peu plus longue que le mot de Cambronne, mais qui, dite à un souverain, en avait presque la valeur et qui était quelque chose comme « Foutez-moi la paix! » Puis ayant donné ses ordres à Mac-Mahon il lançait, le lendemain, ses colonnes d'attaque et prenait Malakoff.

L'Empereur le fit aussitôt maréchal. Je ne crois pas que l'on trouve cette anecdote dans l'histoire du siège de Sébastopol. Mais elle est rigoureusement authentique. Elle fait du reste autant d'honneur à Pélissier qu'à Napoléon. Un peu plus à Pélissier, tout de même.

Je ne demande pas que l'on nomme le général Joffre, maréchal. Chaque chose viendra à son heure. Mais si on voulait bien lui f..... la paix!

*
* *

Je ne suis pas très sûr que la Censure me permette de déplorer les attaques auxquelles se livrent nos députés contre le Haut Commandement. Je me risque cependant. Le général Joffre eut-il commis des erreurs, et même des fautes, je trouve déplorable que l'on saisisse le moment où une bataille à Verdun se livre qui décidera peut-être du sort de la France, pour attaquer le généralissime. Troubler dans son action l'homme qui commande, alors qu'il a le plus grand besoin de sa liberté d'esprit et de sa vigueur physique, pour mettre en valeur toutes les ressources dont il dispose, c'est un véritable crime envers le pays. Au lieu de le critiquer, de le diminuer, de l'inquiéter, tous ceux qui détiennent une portion du pouvoir devraient être groupés autour de lui, pour le soutenir, l'encourager, l'aider à vaincre. Après la victoire, mettez-le en accusation, si vous l'osez, et donnez-lui l'occasion de répondre comme Scipion : Je jure qu'à tel jour j'ai sauvé la Patrie.

Et voilà le sergent Maginot, le glorieux blessé, pour qui nous avions une si sympathique

déférence, qui interpelle sur la question de savoir par quels moyens le Haut Commandement compte assurer la victoire! Maginot, Maginot, vous nous faites de la peine!

Les moyens d'assurer la victoire? Les connaissez-vous? Si vous les connaissez, vite, dites quels sont-ils? Vous êtes alors un foudre de guerre, et il faut, simple sergent, vous mettre à la tête de l'armée. Les moyens d'assurer la victoire? J'aurais voulu entendre poser cette question à César, ou à Napoléon. Qu'auraient-ils répondu? Napoléon, le Dieu de la guerre, et César, qui pendant toute sa carrière, et dans les cent batailles qu'il livra, ne fût battu qu'une fois, à Gergovie, où il pensa perdre la liberté et la vie, qu'aurait-il répondu?

Assurer la victoire! Celui qui serait à même de résoudre ce problème serait le maître du monde. Mais voyez-vous ce vainqueur, avec les sept ou huit cents parlementaires, amateurs de comité secret, pendus après ses basques pour le retenir, au moment où il faudrait qu'il eût la liberté de ses mouvements? Un tel vainqueur ne peut être qu'un autocrate, libre, sans partage et sans discussion, de choisir le moment et le lieu de la décision. Mais celui qui, dans les conditions que nous connaissons, réussit à

sortir tant bien que mal, des difficultés d'une aventure formidable, mérite l'admiration universelle. Il est vrai qu'il l'obtient. Il n'y a qu'en France qu'on le discute.

***

On peut, à présent, envisager la fin de la guerre. Les péripéties finales, sont engagées de tous côtés. Il est manifeste que l'effort Austro-Allemand est un de ces va-tout, qui amènent le gain ou la perte de la partie. On ne peut faire longtemps *paroli masse en avant*. C'est un coup de désespoir, pour le joueur qui le risque. Et la guerre est un jeu terrible, mais tout de même un jeu. La bataille de Verdun, qui dure depuis six mois, et qui durera jusqu'à la fin de la guerre, a été le premier engagement de cette formidable partie, qui ne se terminera maintenant que par le décavage d'un des deux adversaires.

Après la bataille de Verdun, nous avons vu commencer la bataille d'Italie. Puis la bataille de Russie a allumé sur le troisième front, un immense incendie. Enfin les Balkans vont recevoir le coup de bélier de l'armée Sarrail, et cette

fois la mêlée sera générale. Chaque parti fixé sur ses positions, sans aucun moyen de déplacer ses réserves, comme les Austro-Allemands n'ont cessé de le faire depuis le commencement des hostilités, sera obligé de combattre avec ses simples forces. Ceci prononce l'arrêt de mort de nos ennemis. Attaqués sur quatre fronts, il est impossible qu'ils ne faiblissent pas sur l'un d'eux, et aussitôt la débâcle commencera. La bataille générale et simultanée, si on avait pu l'engager, il y a six mois, aurait amené la fin de la guerre pour l'été. Commencée à l'été, elle causera la ruine de nos adversaires vers la fin de l'automne.

La coordination des mouvements des alliés a été difficile à obtenir. Politiquement et militairement, les Allemands ont tout fait pour la contrarier. Mais il n'était pas douteux que, dès qu'elle serait établie, la partie serait perdue pour les Impériaux. Leur jeu a été de se procurer la supériorité du nombre, partout où ils engageaient une action, et cela au moyen des manœuvres par lignes intérieures, en se jetant tantôt sur le front oriental, tantôt sur le front occidental. Ces navettes-là ne sont plus possibles, et c'est la fin de la supériorité que donnaient à nos ennemis, le choix de

l'heure, du lieu, et l'emploi des masses.

La masse, à l'heure actuelle, c'est nous qui l'avons. L'heure, c'est nous qui la fixerons, et le lieu, c'est nous qui le choisirons. Nous allons donc, enfin, être maîtres de la manœuvre. Depuis la bataille de la Marne, ce sera la première fois. Jusqu'à ce jour, nous n'avions fait que nous défendre contre l'attaque décidée et imposée par l'ennemi. Nous redeviendrons libres de nos mouvements. On s'en apercevra prochainement. Une lutte générale, comme celle qui fait rage à Verdun, en Russie, et dans le Trentin, ne peut pas se calmer, ni se rompre, une fois qu'elle est entamée.

C'est pourquoi j'ai dit que c'était la péripétie finale qui commençait. Lorsque, pendant six mois, sur tous les fronts, les armées se seront heurtées furieusement, il y aura tant de morts, de blessés, qu'il sera matériellement impossible de continuer la bataille, sans risquer de laisser l'Europe entière vide d'hommes. Les gens qui parlent d'une campagne d'hiver, ont donc raison de préparer l'opinion à une pareille calamité. En parler ne la rendra pas nécessaire. Et quand on aura pris toutes les précautions pour la supporter, il paraîtra d'autant meilleur de n'avoir pas à en souffrir.

Les probabilités sont qu'un rétrécissement du front occidental amènera une bataille générale sur toute la ligne. Suivant le grand principe Napoléonien, nos chefs attaqueront partout pour se rendre compte de la force de résistance de l'ennemi, et une fois le point faible discerné, ils pousseront leur masse de choc, et briseront le front allemand. Nous savons qu'une ligne de repli est préparée en Belgique, qui va de la mer du Nord à Metz, en passant par Namur et Liége. Le jour où une armée allemande battue arrivera sur cette ligne de repli et aura la prétention de s'y arrêter, comme elle a fait sur l'Aisne, après la bataille de la Marne, il faudra voir si cela lui sera possible. L'élan d'une armée victorieuse, bien pourvue de munitions, et précédée par une ardente et nombreuse cavalerie ne sera pas facile à briser. On vient de voir ce que les fortifications du Pruth, de la Strypa, et Czernowicz ont pesé en face des Russes de Letchistky. Tout a été emporté dans les flots de la déroute. Les organisations défensives ont été vaines, comme des fortifications en papier, et, en huit jours, les Austro-Allemands, éperdus, ont cédé quatre-vingt kilomètres de terrain. C'est le double de ce dont les Russes avaient reculé, pendant leur retraite

de l'année dernière, et ils n'avaient ni armes, ni munitions.

La prochaine bataille peut délivrer le sol de France de l'occupation allemande. Déjà l'annonce nous est faite de l'arrivée sur le front oriental des renforts pris sur nos secteurs Français. Les temps sont proches. Quand ces feuillets paraîtront, les résultats que le mouvement général des troupes alliées nous fait prévoir, seront acquis, et cette affreuse guerre se sera avancée d'un pas de plus vers sa fin triomphante.

*
* *

Nous avons à la Chambre et même au Sénat, une collection de stratèges qui, depuis le début des hostilités, font des plans de campagne pour conduire nos troupes à des victoires certaines. Ils n'en menaient pas large au moment de la bataille de la Marne. Mais depuis, ils se sont redressés, et aujourd'hui, ils morigènent le Haut-Commandement, et traitent, comme des adjudants, de vieux chefs, couverts de gloire, pour lesquels, il faudrait inventer des mots

plus respectueux encore que les plus respectueux dont la langue française est enrichie.

Quand on s'adresse à un Joffre ou à un Castelnau, il faudrait s'incliner très bas, parce qu'on a affaire, et nul ne l'ignore, à ceux qui ont sauvé la France. J'étais à Paris en août 1914, et je ne suis pas parti pour Bordeaux. Mais j'ai assisté au départ..... Le rude homme de guerre, que nous avons enterré, il y a quelques semaines, Galliéni, avait rendu confiance à la population parisienne, en déclarant qu'il ne rendrait pas Paris. On savait ce que dans la bouche du héros du Tonkin et de Madagascar, cette affirmation signifiait. Joffre descendait de Charleroi avec son armée battue par des forces écrasantes, Paris était sans défenses. Mais Joffre et Galliéni étaient deux chefs. Galliéni sur l'ordre de Joffre arrêta von Kluck, audacieusement, avec des divisions de territoriaux, et gagna la bataille de l'Ourcq. En même temps, Joffre prenait l'offensive, et battait l'armée allemande, comme depuis un siècle, elle ne l'avait pas été. Elle en demeura abasourdie. Elle ne s'attendait pas à ça. Elle avait tout prévu, excepté la défaite. Aujourd'hui, après deux ans, il est facile de faire des phrases pour attaquer les braves gens qui accomplirent cette

prouesse, si magnifique que, pour la qualifier, il fallut recourir au mot : miracle.

Le miracle de la Marne est-il oublié? On discute celui qui sût l'accomplir. On secoue le vieux chef, on lui reproche son inaction raisonnée et raisonnable. On lui apprend l'art de la guerre : ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait ne pas faire. Ce sont de bonnes leçons de stratégie et de tactique, données par des gaillards qui ont été au moins sergent, lieutenant, ou capitaine dans l'armée, et qui savent de quoi ils parlent, sacrebleu! et à qui on n'en conte pas. Voilà six jours que la tribune est occupée ainsi, par les gros Jean qui en remontrent à leur curé. Spectacle instructif, et si réconfortant qu'on l'a dérobé au public.

Je ne sais pas si l'usage des comités secrets va s'établir, mais l'indifférence que le public a manifestée devant ces séances de pure politique, au milieu du passionnant intérêt de la guerre, devrait détourner députés et sénateurs d'en réclamer de nouvelles. Je ne crois pas qu'ils avancent leurs affaires dans l'esprit des électeurs. Et toutes les agitations auxquelles ils se seront livrés, pèseront d'un poids bien léger dans la balance de nos revers et de nos succès. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, Joffre

restera le vainqueur de la Marne, et Castelnau, le glorieux défenseur de Nancy. Ce ne sont pas les accusations les plus violentes qui pourront changer l'histoire. Et il est vraiment triste de voir des Français essayer d'abattre les couronnes que la reconnaissance ingénue et touchante de la nation a offertes à ses sauveurs.

*
* *

Les comités secrets ont pris fin. Ils ont été passionnants, dit-on, pour les députés, qui ont pu déverser sur le Gouvernement et le Haut-Commandement tout ce qu'ils avaient de bile accumulée. Le pays n'y a prêté aucune attention. Il était bien trop occupé à suivre les progrès des Russes en Galicie et en Bukovine, et à compter les points de la partie engagée devant Verdun. On dit que le général Joffre a été accusé d'inertie, d'incapacité et même d'indiscipline! La France entière et l'armée ont levé les épaules. Elles savent à quoi s'en tenir sur les services rendus par le vainqueur de la Marne. Il paraît que le général Roques, un peu troublé au début par les vociférations des représentants du peuple, à la fin, s'est redressé, et a

obtenu un succès considérable par ses explications. Quant à M. Briand, il sort de cette épreuve, que l'on essayait de rendre dangereuse, plus solide que jamais.

Le moment douloureux a été celui où les pertes éprouvées par nous, depuis le commencement de la guerre, ont été énumérées. Il nous reste 5.000.000 d'hommes armés, entraînés, encadrés, prêts à combattre. Les Anglais en ont 1.500.000. C'est six millions cinq cent mille hommes, munis d'une formidable artillerie bien approvisionnée, qui défendent le front occidental. Les Allemands sont loin d'avoir de pareilles ressources et depuis trois mois, ils racontent dans leurs journaux que la France jette ses dernières réserves dans le brasier de Verdun qui les dévore. Nous allons faire voir aux Allemands, avant qu'il soit longtemps, quel est le plus fort, d'eux ou de nous. L'instant des grandes actions qui décident de la victoire est venu. Ce n'est plus qu'une question de jours. Déjà les Allemands retirent une partie de leur grosse artillerie de Verdun et la dirigent du côté de l'Artois où ils méditent une nouvelle offensive. Cela est à merveille. Nous allons les recevoir comme il faut, et leur passer sur le corps pour gagner les grandes plaines, comme

les Russes viennent de le faire en Bukovine.

Quand on attaque sur cent kilomètres de front, la rupture des lignes adverses est immanquable, si des réserves puissantes ne sont pas amenées à temps pour contre-attaquer l'ennemi. Les réserves, c'est nous qui les avons, à présent. Les Teutons ont dégarni leurs lignes pour aller au secours de leurs alliés Autrichiens en déroute. C'est l'heure de les chasser de nos départements du Nord et de l'Est. Voilà ce qui intéresse le pays, un peu plus que tous les comités secrets.

Du reste, cette tempête qui devait emporter le Gouvernement, changer le Haut-Commandement, placer M. Accambray, avec un panache tricolore, comme commissaire aux armées, et rendre à M. Abel Ferry, le sous-secrétariat d'État de la perte duquel il ne peut pas plus se consoler que Calypso du départ d'Ulysse, et enfin substituer on ne sait qui au loyal et victorieux Joffre, comme généralissime — toute cette intrigue a raté, ainsi qu'un feu d'artifices mouillé. Ils ont été quatre-vingt-dix-sept pour refuser la confiance au Gouvernement, contre quatre cent quarante qui la lui accordaient. Et ces quatre-vingt-dix-sept, parmi

lesquels on s'étonne de trouver les noms d'hommes dont on attendait mieux, sont ceux des turbulents, des aigris, des impatients, recrues de la révolution et de l'anarchie. M. Briand s'est affirmé homme d'État, dans cette crise passagère. Sa situation grandit de jour en jour, dans ces circonstances si difficiles, devant la France et devant le Monde. Il n'a pas l'autorité éclatante et irrésistible d'un Gambetta. Il n'aplatit pas, il persuade. Sa manière est plus onduleuse et plus enlaçante. Mais elle est indéniablement efficace. Et c'est là le point important.

*
* *

Quand il y a six mois, quelqu'un de nous se hasardait à secouer le Roi des Hellènes, et à insinuer qu'il serait peut-être utile de mettre Athènes sous la menace des canons de la flotte, la censure avait des syncopes.

Il fallait supprimer tout ce qui pouvait risquer de mécontenter Constantin, sur le retour duquel — la confiance était vraiment tenace — on continuait à compter. Ah! Ne nous brouillez pas, avec la Cour d'Athènes ! Il a été facile de

voir, par l'effet d'une tardive mais énergique intervention, tout ce qu'on avait perdu à atermoyer, à larmoyer, à faire des sourires au lieu de montrer le poing! L'escadre de l'amiral Moreau appuyant la note qui spécifie le renvoi du ministère Skouloudis, la dissolution de la Chambre, la démobilisation de l'armée, le remplacement du chef d'État-major général, et, en un instant, comme par un coup de théâtre, la situation s'éclaircit. Voilà la vraie manière et dont on a trop tardé à user. Les fusils et les canons de l'armée grecque devraient être déjà à Salonique sous la garde de l'armée alliée. Et Sarrail pourrait ainsi marcher, en toute sécurité, contre les Bulgares. Mais pendant six mois, il a été impossible d'écrire une ligne pour dire ces choses, sans qu'elle fût impitoyablement coupée. Depuis le commencement de la guerre, l'incompréhension de la Censure a été vraiment extraordinaire.

Quand on écrira après la guerre, l'histoire de la Censure, telle que l'a pratiquée le Gouvernement, on sera stupéfait de la patience, du désintéressement, de la dignité et du patriotisme qu'à montré la presse française.

*
* *

Les inquiétudes que nous avons ressenties pour la sécurité de Verdun, auront été violentes, pendant ces jours de la fin de Juin, où la ruée allemande a atteint une rage qui paraît être désespérée. C'est le véritable vaincre ou mourir. Et les corps d'armée succèdent aux corps d'armée, lancés dans cette fournaise, en torrent, sans arrêt et sans merci. Des milliers de canons. Il y a des jours où huit cent mille obus sont lancés sur un même point. Malgré tout leur héroïsme, nos soldats pourront-ils supporter l'avalanche de mitraille qui tombe sur eux, jour et nuit? Voilà le camp ratranché presque en entier occupé par l'ennemi. Il ne reste plus entre l'assaillant et le réduit de la défense que les positions de Froide-Terre, Souville et Tavannes. Après il faudra se retirer de l'autre côté de la Meuse, et abandonner aux Teutons les pierres écroulées qui représentent aujourd'hui ce que fut Verdun. Au point de vue stratégique tout se réduira à défendre le passage de la Meuse, au lieu de défendre la tête de pont. Ce ne serait pas une aggravation de notre situation militaire. Mais ce serait un gros échec moral.

Les Allemands auraient pris Verdun, qu'ils ne devaient point prendre, que nous ne voulions pas leur laisser prendre. D'ici à quinze jours, nous saurons à quoi nous en tenir sur le destin de notre place de guerre.

Si nous restons immobiles sur tout le front à attendre, on se demande quoi, qui n'arrive jamais, la position sera fatalement emportée par l'ennemi. Jamais place de guerre assiégée et qui n'est pas secourue, ne pût éviter d'être prise. Évidemment, Verdun n'est pas investi. Les renforts peuvent arriver, et les approvisionnements de toutes sortes. Mais l'artillerie allemande rend les tranchées intenables à force de les bombarder et la défensive de nos troupes ne peut résister, à la longue, aux efforts écrasants d'un matériel formidable. Ce n'est donc que d'une diversion, sur notre front, que Verdun peut attendre le secours qui l'empêchera de succomber. Quoi qu'il arrive, la gloire de sa défense ne pourra jamais être égalée. Il n'existe pas dans les annales des sièges célèbres, y compris celui de Sarragosse, celui de Sébastopol, et celui de Plewna, rien qui puisse être comparé à la sauvage et formidable attaque allemande. Mais l'effet moral produit par l'abandon de Verdun et le repli de l'armée sur la

rive gauche de la Meuse, encore qu'il ne donnerait à l'ennemi qu'un gain de six kilomètres, lui procurerait le triomphe d'avoir réussi dans l'entreprise de s'emparer de Verdun. Et ce serait énorme, pour l'Allemagne, qui jusqu'à présent a toujours constaté l'échec de toutes ses entreprises militaires.

Nous opposons aux Allemands une résistance admirable, en ce sens que leur avance, en matière de préparation, était incalculable. Voilà quarante ans qu'ils préparent leur opération, et dès le premier moment ils se sont jetés sur nos usines du Nord, nos mines de fer et nos houillères. Industriellement, ils sont donc dans une situation dix fois plus favorable que la nôtre, et jamais, quoique nous fassions, nous ne pourrons lutter contre leur production usinière. On nous dit qu'ils fabriquent deux cent mille obus par jour. Il nous est impossible de rivaliser avec eux. Et nous sommes obligés de nous procurer au dehors les munitions qui nous manquent. D'où des dépenses très lourdes et des transports difficiles. C'est un prodige d'ingéniosité et d'énergie qui nous a permis de lutter contre nos ennemis et qui nous assurera finalement la victoire.

Mais au prix de quels sacrifices et de com-

bien d'efforts! Pendant les six mois de la bataille de Verdun, c'était à la fois le sang de nos soldats, qui coulait, et les réserves de nos arsenaux qui s'en allaient en fumée. Le secret de l'offensive des Allemands sur Verdun est là. Il fallait empêcher, retarder au moins l'offensive générale. Le moyen c'était de nous forcer à gaspiller les obus réunis pour cette offensive, afin de nous défendre contre les milliers de canons du Kronprinz.

Le plan des Allemands était fort sagement déduit, et ceux qui l'ont trouvé téméraire se sont trompés. Forcer les Français à vider leurs arsenaux et en même temps risquer de prendre Verdun, c'était fort bien calculé. Mais la question est de savoir si les six mois de bataille sur la Meuse ont épuisé les disponibilités de l'artillerie, et si nos arsenaux ne contiennent pas toute la provision d'obus de tous calibres, nécessaire à la conduite d'une offensive soutenue.

C'est ce que nous saurons sous peu. Voilà pourquoi l'angoisse de la bataille devant Verdun étreint les cœurs. Petit à petit, sous le choc des assauts furieux notre défense recule. Nous avons perdu Douaumont, puis Vaux, puis Thiaumont. Maintenant c'est Souville et Tavannes qui sont

attaqués. La résistance a été héroïque. Sera-t-elle victorieuse? Notre tenace bravoure aura-t-elle raison de l'opiniâtre fureur des Allemands? Quoi qu'il en soit, la gloire des soldats qui auront soutenu, pendant six mois, ce choc sans précédent, sera magnifique. A l'heure actuelle, Verdun n'est plus qu'un amas de pierres écroulées et sanglantes et n'a plus aucune valeur stratégique. Si les Allemands nous contraignent à le leur abandonner et à nous retirer sur la rive gauche de la Meuse, ils éprouveront une vive satisfaction d'amour-propre. Le succès militaire sera nul. Leur situation ne sera pas améliorée. Ils n'auront avancé que de six kilomètres de plus. Mais ils seront à Verdun!

*
* *

L'offensive générale paraît commencée. Les Anglais sont aux prises avec les Allemands sur tout leur front. En Champagne, nous bombardons furieusement les positions ennemies. La lutte reprend dans les Vosges, et les Italiens viennent de forcer les Autrichiens à la retraite. C'est une grande date pour nos camarades que la victoire qu'ils viennent de remporter sur

leurs ennemis héréditaires. On dit que les régiments hongrois en apprenant que les Russes étaient aux pieds des Carpathes et menaçaient d'envahir la Hongrie ont menacé de se mutiner, si on ne les ramenait pas du Trentin en Galicie. En attendant, les bataillons de Pflanzer, se sont volatisés. On les cherche vainement, et le général autrichien peut dire comme Soubise, après Rosbach : Hier j'avais pourtant une armée. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'en a plus. Où est-elle? Récompense honnête à qui retrouvera l'armée de Pflanzer-Baltin.

*
* *

J'ai eu hier la visite d'un financier Suisse, très bien informé et qui arrivait de Bâle, le matin même. Il paraît que les souffrances de la population allemande sont vives. Ce n'est plus du bluff, comme l'année dernière. Les embarras économiques de nos ennemis sont plus que sérieux. On les soupçonne de frapper des billets de banque à perte de vue, et de ne marcher encore que grâce à ces assignats. Le moment viendra où toute confiance en la valeur de ces chiffons de papier, comme dit Bethmann,

disparaîtra, et alors... Un signe bien caractéristique de l'état physique des deux armées. Le long de la frontière suisse, il y a une barrière de fils de fer. Les soldats français qui gardent un côté, parlent aux soldats suisses et leur demandent des cigarettes que ceux-ci leur donnent avec plaisir. Les soldats allemands demandent du pain, et les soldats suisses leur en jettent par-dessus les barrières.

***

Les Allemands sont fortement soupçonnés par les financiers neutres de fabriquer des billets de banque, sans se soucier de l'encaisse or qui en est la valeur représentative. D'où une sérieuse inquiétude. Le jour où le fait sera avéré, la chute du crédit teuton sera profonde et irrémédiable. Avec le cours forcé, ils pourront acheter et vendre chez eux. Mais au dehors, ils ne trouveront plus un sou de quoique ce soit, autrement que contre argent. Les neutres qui leur ont fait de considérables avances, tels que la Hollande, le Danemark, la Suisse et la Suède, se présenteront à la caisse. Ils la trouveront fermée. Ce sera un long cri de douleur.

Nous les écouterons crier, sans émotion, devant leur mésaventure. Ils ne l'auront pas volée.

*
* *

Les Anglais viennent de prendre l'offensive sur cinquante kilomètres de front. Leurs communiqués donnent l'impression qu'ils font du sport, plutôt que de la bataille. Ils parlent de leurs attaques avec une affectation de négligence, comme des gentlemen qui reviennent d'une partie de plaisir. L'impression qui se dégage de ces bulletins de guerre officiels est extraordinaire. Ils ne sont pas angoissants comme ceux qui nous arrivent de la bataille de Verdun, ou de la marche de Broussiloff. On dirait que c'est un jeu. Et cependant nous savons que l'engagement commencé est très sérieux et met aux prises avec les Allemands, des masses anglaises solides et résolues. C'est le côté « amateur » de la formation des armées britanniques qui reparaît, malgré tout.

*
* *

L'offensive anglo-française que nous devinions prochaine, à des signes certains, et que

le général Douglas Haig avait amorcée par un bombardement copieux de toute une semaine, est commencée. Nous avons dans la Somme, sur quarante kilomètres de front, entamé les lignes allemandes et pénétré jusqu'à leurs fortes organisations de l'arrière. Notre avancée est de quatre kilomètres dans la direction de Péronne. Les villages de Montauban et de Frize sont tombés entre nos mains, et nous avons fait cinq mille prisonniers. Les Anglais à notre gauche ont très brillamment enlevé Mametz et Curlu, ramenant deux mille sept cents hommes, pris à l'ennemi, et lui causant de lourdes pertes. Le gain de deux jours de bataille est conservé par nous, malgré de furieuses contre-attaques des Allemands qui ne se résignent pas à être chassés de leurs tranchées. Il faudra cependant qu'ils en prennent l'habitude. Car la lutte commencée ne cessera plus jusqu'à ce qu'ils soient rendus à merci. Ce ne sera pas une petite affaire, ni de courte durée.

Les Allemands ont encore sur le front occidental, un million et demi de soldats, avec un immense matériel. Ont-ils des réserves disponibles? C'est ce que la bataille nous apprendra. S'ils sont réduits à leurs troupes du front, l'événement peut être obtenu plus promptement

qu'on ne le croyait. Mais, dans les hypothèses les plus favorables, il faudra pour triompher de la résistance allemande une lutte ininterrompue de plusieurs mois. Nous devrons les chasser devant nous, pied à pied. Il ne peut être question d'une guerre de manœuvre, comme en Russie, où dans l'espace d'une semaine, et avec deux batailles, la Bukovine est conquise sur l'armée autrichienne. En France et en Belgique, il n'y a pas de larges espaces vagues où les armées peuvent évoluer.

Les villages, les fermes, les habitations se touchent, et forment autant de citadelles organisées par l'ennemi, et qu'il faudra enlever de vive force. Derrière ces organisations il y en aura d'autres, et la guerre de positions durera pendant des semaines, avant que nous trouvions la plaine où il sera possible de manœuvrer, de lancer la cavalerie, et de détruire en quelques jours les armées allemandes, comme Broussiloff et Letchitsky viennent de le faire pour le malheureux Pflanzer, et se préparent à le faire également au non moins exposé Bothmer. Il est donc de toute nécessité que l'opinion, chez nous, se calme, s'assagisse, comprenne, et ne rêve pas des miracles militaires qui ne peuvent s'accomplir. On ne

recommence pas deux fois, dans une campagne, la manœuvre de la Marne, parce que les circonstances qui ont permis de l'exécuter ne se représentent plus.

Il y aura autre chose, de moins rapide, de moins brillant, mais de tout aussi glorieux et qui ressemblera plus à la bataille de Verdun. Le résultat sera le même. On se battra sur des kilomètres de terrain en profondeur, au lieu de parcourir à toute course des provinces. Il n'y aura pas de chevauchées de dragons et de hussards, sabrant les bataillons en déroute, mais des assauts habilement préparés à coups de canon, pendant des jours entiers, pour bousculer un point important des défenses allemandes. La guerre se fera plus savante et moins artiste. Les ingénieurs, les artilleurs, y auront une grande part, mais les entraîneurs d'hommes trouveront leur heure, quand il faudra donner le coup de massue qui abat l'adversaire. Nous devons donc nous préparer à la patience, nous inciter à la confiance, et avoir la conviction rassurante que nos affaires sont en bonne voie. C'est l'important.

*
* *

Le commandant en chef des armées du Nord-Est est le général Foch. La censure n'a pas

permis à Polybe de le nommer, à propos de l'offensive commencée en Artois. Qu'est-ce que cela veut dire? Incompréhension? Malveillance? Apprendra-t-on quelque chose aux Allemands, en désignant à l'admiration des Français le brillant général qui s'est déjà couvert de gloire à la Marne, à l'Yser, et qui soldat, rien que soldat, ne s'est jamais occupé de politique?

*
* *

L'idée secrète des parlementaires avec leurs comités secrets, leur contrôle, leurs commissaires aux armées est de se raccrocher à la conduite de la guerre, de se créer une participation à la victoire, de prendre place dans le tableau rayonnant de l'héroïsme militaire. Vains efforts, inutiles espoirs. Les civils, n'auront qu'une très modeste part dans l'apothéose française. Ils auront tout simplement travaillé à fournir des armes et des approvisionnements à ceux qui se sont héroïquement battus et ont versé à flot leur sang pour la patrie. Rien ne pourra faire que M. Clémenceau, déchaîné ou enchaîné, ait fait autant pour la délivrance du pays que le dernier des colonels combattant dans les tran-

chées. C'est bien triste ! Mais c'est ainsi, et tous les tours, contorsions, dislocations, bavardages, intrigues, dénonciations et autres machinations politiques de couloir et de séance, ne pourront faire qu'il en soit autrement. Il faut se résigner et ne pas essayer de troubler par des agitations intempestives l'enchaînement magnifique des hauts faits militaires qui vont assurer notre délivrance et notre victoire. Remarquez que je ne trouve pas extraordinaire ce mouvement passionné des parlementaires pour se mêler à l'action et participer aux efforts suprêmes de nos héros. Mais je le juge inutile et dangereux.

*
* *

Le roi Constantin, qui ne voulait pas aller au feu, y est allé, tout de même. Mais ce ne fut pas au feu de la bataille, ce fut au feu de son palais. Tatoï, dans la forêt de Décélie, a brûlé, comme une simple grange allumée par des comitadgis Bulgares, et toutes les richesses précieuses qu'il contenait, ont été détruites par un incendie qui a dévoré dix mille hectares de forêt. On dit que le feu a gagné l'Hymette, et menace Athènes. Que vont devenir les abeilles, dont les aïeules venaient voltiger sur les lèvres de Platon? Que

vont devenir les troupeaux qui paîssaient sur les monts? La guigne est véritablement acharnée contre la Grèce, depuis que Venizelos a quitté le pouvoir. Les vagues et pâles Skouloudis et autres Gounaris, à moins que ce ne soit Daïmis, qui ont, sous la direction du Roi, assumé la responsabilité du pouvoir, ont conduit la Grèce au rebours du sens national. Et les Grecs ont été si bien trompés, dévoyés et effrayés par les agents de l'Allemagne qu'ils ne résistent même plus à une politique qui les mène à l'abandon de leurs destinées. Dans un pays où les légendes sont toutes symboliques, et où les événements terrestres, depuis les temps les plus lointains, étaient accueillis comme des manifestations des Dieux, l'incendie du palais de Tatoï doit paraître le plus sinistre présage. Le palais du Roi est brûlé. C'est un chemineau, dit-on, qui a jeté sa cigarette sur un fagot dans les bois de Décélie. Erreur. C'est le Dieu Mars, trahi par les descendants d'Agamemnon et d'Achille, qui, à sa manière, manifeste son mécontentement.

*
* *

L'offensive Russe a été une bien vive surprise pour l'Allemagne et bien dure aussi. Il était

entendu que la Russie, en tant que puissance militaire, n'existait plus, depuis les défaites de la Dunajec. En vain Rousski avait su arracher aux artilleries écrasantes d'Hindenburg et de Mackensen, les cadres décimés de ses armées, la présomption teutonne avait considéré, comme inexistante, désormais, la menace orientale. Des tranchées amplement garnies de canons et de mitrailleuses, devaient suffire à arrêter toute velléité de retour offensif, et, pendant ce temps là, les Impériaux pourraient régler le compte des Anglo-Français, dans les Balkans et à Verdun, celui des Italiens sur l'Isonzo. La partie était belle et sûre. Enfin on allait pouvoir disposer de la victoire. L'insolence allemande, la férocité, la barbarie, ne furent jamais plus étalées, à la face du monde impudemment bravé que pendant les mois qui s'écoulèrent de la retraite sur la Dwina, jusqu'au coup de tonnerre du Dniester.

Les Empires du centre, se crurent, vraiment maîtres de la situation. Et l'Amérique ébranlée, les Grecs, les Danois, les Hollandais, les Roumains effrayés n'eurent plus la moindre velléité de résister aux ordres des reîtres de Guillaume. Ce fut une dure période pour les alliés, et les agitations de la Chambre furent la répercussion

de l'état d'angoisse par lequel les soldats du Droit, passèrent, sous la rude pression d'un implacable ennemi. Et combien belles furent les occasions de triompher que les Impériaux ne surent pas saisir! Il est inconcevable que, préparés comme ils l'étaient, nantis d'un matériel formidable, recrutés encore par d'immenses réserves, ils n'aient pas pu, pendant la fin de l'hiver 1915, et le commencement de 1916, écraser leurs adversaires en pleine formation, et encore si dépourvus des moyens matériels indispensables.

Il y eut là une preuve nouvelle de l'incapacité du commandement teuton et de l'impuissance à vaincre de cette formidable armée, qui demeure incompréhensible. La ruée sur Verdun, préparée pendant trois mois, montée avec un soin minutieux, déclanchée avec quatre-vingt-dix pour cent de chances favorables, échoue le cinquième jour, au moment même où elle doit réussir. C'est la troisième fois que ce phénomène se produit pendant la guerre. La première fois, au grand couronné de Nancy, avec Castelnau; la seconde fois, à la Marne, et la troisième fois, à Verdun. Mais à la guerre, ce qui est perdu ne se regagne jamais. Verdun qui devait être un coup de foudre, dégénère en bataille suivie.

Les Allemands engouffrent, dans ce brasier dévorant, tous leurs éléments d'offensive, et les y détruisent. Broussiloff, à ce moment précis, paraît et enfonce les lignes dégarnies des Austro-Allemands. La Russie, qui s'est recueillie pendant près d'un an, reparaît sur les champs de bataille plus grande, plus forte, plus redoutable que jamais. Et pendant que les centaines de mille hommes de l'armée allemande fondent comme de la cire dans les assauts furieux contre Verdun, Broussiloff et ses lieutenants prennent trois cent mille Autrichiens, gagnent dix batailles, s'emparent de la Bukovine et débordent de la Galicie, et jusqu'en Hongrie.

Au même moment, et lorsque les Allemands, pour se faire illusion sur le désastre militaire de Verdun, déclarent que l'Angleterre n'existe pas, en tant que puissance militaire, et que l'armée française épuisée par sa résistance héroïque de Verdun, est réduite à une complète passivité, voilà que Foch engage la bataille, dans la Somme, enfonce en une semaine tout le front germanique sur quarante kilomètres de largeur et dix kilomètres de profondeur, prend douze mille prisonniers, cent canons, et met hors de combat toute une armée. En même temps, le général Haig marche de l'avant avec ses Tom-

mies et bat consciencieusement les Allemands en des rencontres sévères, où son infanterie et son artillerie font merveille. La marche offensive des Anglo-Français, non seulement atteint Péronne, mais menace Bapaume. Encore un effort et les Allemands de Noyon et de Lassigny, pris dans le dos, vont être obligés de battre en retraite, découvrant Soissons et l'Argonne. Jamais la situation n'a paru si critique pour les Empires du Centre. L'armée Italienne, débarrassée des contingents autrichiens qui l'accablaient dans le Trentin, a repris l'initiative des opérations, repoussé l'ennemi et marche sur Rovereto. Il n'y a plus que des Bulgares dans les Balkans, devant les forces de Sarrail, qui attend la fin des chaleurs pour marcher sur Sofia, pendant que le grand Duc Nicolas, sous un climat dévorant, s'empare de Baïbourt et achève de conquérir l'Arménie.

Les plateaux de la balance qui oscillaient, incertains, sont maintenant fixés par la victoire. La chute des Impériaux apparaît inévitable. Le succès des Alliés n'est plus qu'une affaire de patience, et de courage. On sait que le courage n'est pas ce qui leur fait défaut. Les Français se sont découvert de la patience. Rare vertu, et qui paraissait leur manquer. Ils sont ainsi bien

près d'être complets. Et commandés comme ils l'ont été jusqu'ici, avec une maîtrise supérieure, ils peuvent affronter sans inquiétude les rudes efforts que nécessitera l'écrasement d'ennemis qui jouent leur suprême partie.

*
* *

Un aviateur nommé Marchal, parti de Nancy, est allé survoler Berlin et l'a arrosé d'une pluie de proclamations dans lesquelles il disait : Nous aurions pu tuer des femmes et des enfants, mais ce n'est pas notre manière, nous préférons vous annoncer que vous êtes perdus et que la guerre se terminera par notre victoire. Ayant accompli un si bel exploit, l'aviateur Marchal devait continuer sa route et aborder dans les lignes russes. Une panne de moteur l'a forcé à descendre en Pologne, vers Cholm, et pendant qu'il se réparait, il a été pris par les Allemands. Il avait fait treize cents kilomètres, et volé dix heures d'affilée. Cent kilomètres de plus, et il était près de nos alliés. Honneur à ce brave ! Par une nuit noire, aller de Nancy en Pologne, en passant par Berlin, c'est un bel exploit et qui mérite l'admiration.

*
* *

Je viens de voir un pauvre homme à qui la guerre a porté le dernier coup. Il n'avait plus qu'un fils. La bataille de Picardie le lui a pris. Le voilà seul, au monde. Il m'a dit : Je n'ose plus me souvenir. Jeter un regard en arrière est pour moi une angoisse inexprimable. J'ai perdu ma mère, j'ai perdu ma femme. Tout ce qui me rattachait au passé, a cessé d'exister et me voilà, comme un corps sans âme. Il me semble quand je cherche un nom, une figure, un incident, de ma vie d'autrefois, que je fouille dans un grand trou noir, et mon cœur se serre. Je n'ai plus rien devant moi que la mort. Et elle ne viendra jamais assez vite, maintenant. Combien d'autres, en France, sont pareils à ce malheureux qui se lamente sur les décombres de sa vie? Quelles consolations lui offrir? Quels dédommagements? Il n'y a que la victoire qui puisse un instant apaiser de telles douleurs par ses âpres vengeances. Mais après?...

*
* *

Si c'est pour faire une réclame aux chocolats suisses que les Allemands ont garni ces frian-

dises de petites tiges d'acier, presque impossibles à découvrir, ils auront mal récompensé leurs voisins de tous les services qu'ils leur ont rendus depuis le commencement de la guerre. Je crois que les mères de famille y regarderont à deux fois avant de faire goûter leurs enfants avec ces bonnes tablettes qui sont, chez nous, de consommation courante. Il a fallu que des blessés reçussent, à l'hôpital, une boîte de chocolats ainsi traités à la mode des Borgia pour que cette infamie nouvelle fût découverte.

Vraiment, l'état d'esprit de ces Allemands est déconcertant. On a beau, avec eux, s'attendre au pire, ils trouvent moyen de nous procurer un sursaut d'horreur imprévue, tant ils sont imaginatifs dans la monstruosité. Se figure-t-on ce père de famille, ou cette mère, de Francfort, de Stuttgart ou de Munich, s'ingéniant à tuer, à distance, lâchement, hypocritement, les petits enfants de France? Quel monstre, à face humaine et à cœur de tigre, a pu concevoir ce projet et l'exécuter, sans qu'au dernier instant un scrupule l'ait arrêté? Non! Il a confectionné avec méthode, soin et patience son bonbon satanique et il l'a envoyé, en se disant : autant qui en mangeront, autant qui en mourront.

Le petit soldat qui a donné l'alarme était en

convalescence, à l'hôpital. Il a croqué un chocolat. Sous sa dent, par grand hasard, il a senti un petit corps dur. Il l'a tiré de sa bouche, examiné, et il a découvert la pointe d'acier perfide qui devait lui perforer l'estomac ou l'intestin. Braves Allemands, à qui les massacres du champ de bataille ne suffisent pas et qui se préoccupent d'ajouter aux dangers de la guerre, en rendant mortelle la gourmandise des ennemis. Les obus de Krupp, les grenades, les torpilles, les gaz asphyxiants, les projectiles de verre, les balles explosibles, toutes les ressources de la destruction, ne vous contentaient pas. Il vous fallait le produit assassin qui frappe l'innocent, le faible, l'être sans défense, dans sa maison, à son foyer, le petit enfant au milieu de ses joujoux. Vous avez commis bien des crimes, depuis le commencement de ces formidables hostilités. La conscience humaine a été révoltée par vous bien souvent. Les femmes et les enfants qui se noyaient, sous vos yeux amusés, pendant que vous vous répandiez en lazzis sur les contorsions de leur agonie, étaient pourtant de bien tristes victimes. Les petites mains que vous avez coupées en Belgique et dans le nord de la France ne peuvent plus se lever vers le ciel pour vous maudire. On devait

croire que vous aviez passé les bornes de la férocité scélérate et que les bêtes sauvages étaient d'innocents agneaux, comparée à vous. Vous avez voulu étonner le monde par votre ingéniosité dans le mal, et vous y avez réussi.

Est-ce donc le moment où le scrupule du désastre descend sur vous et jette son ombre sur l'Allemagne, qu'il fallait choisir pour redoubler l'horreur que vous inspirez? On vous haïssait pourtant déjà terriblement. Les revanches qui se préparent pour vos victimes s'annonçaient terribles. Vos suprêmes et atroces bravades rendront vos vainqueurs impitoyables. Ne comprenez-vous donc pas encore que, demain, il faudra rendre des comptes et que vous ne serez pas épargnés? Car vous avez été sans raison, brutaux sans utilité. Et tous ceux qui ont souffert par vous se lèveront pour vous accuser.

Notre générosité française, notre sensibilité latine ne comprennent pas les accès de barbarie auxquels vous descendez. Assassiner des enfants. A moins d'être un dément comme Lacenaire ou Tropmann, qui donc peut songer à assassiner les petites créatures qui sont la parure et l'espoir de l'humanité? Y a-t-il rien

d'exquis, de frais et de charmant comme l'enfance. Vous essayez de la détruire! Voilà où vous êtes arrivés.

Kaiser, fantôme du triomphateur, qui avez rêvé de marcher d'un bout du monde à l'autre dans un fracas de victoires, voilà à quoi aboutit votre guerre : à essayer d'assassiner les petits enfants. Tant de millions d'hommes mis en mouvement. Tant de millions de canons braqués, pour conquérir la puissance mondiale. Tant de milliards jetés en fumée sur la terre et les mers, pour obtenir l'hégémonie des mondes. Et, comme dernier effort, dans une ruée de géants qui a ébranlé l'univers, mettre des pointes d'acier dans des bonbons en chocolat pour tuer des blessés et des enfants!

*
* *

Troisième anniversaire de la guerre! Les Anglais avaient raison quand ils louaient, à Rouen, des maisons et des magasins pour trois ans. Ils avaient bien jaugé la capacité combattive de l'Allemagne. Nous, comme d'habitude, nous n'y avions vu que du feu. Nous disions : Ces Anglais! Ne sont-ils pas fous? Trois ans! Pour-

quoi pas dix, comme la guerre de Troie? Dans six mois, ce sera une affaire réglée. Les Allemands seront battus, où nous. Et il n'y aura plus qu'à recoller les morceaux. Et pas du tout. Nous voici au bout de deux ans de combats, et quels combats! presque au même point qu'au lendemain de la bataille de la Marne. Les Allemands sont toujours à Noyon. Ils attaquent toujours Verdun. Mais...

Il y a un mais, qui est un simple mot, et qui contient cependant toute la signification de la situation actuelle. Mais la force militaire de l'Allemagne est désormais brisée. Elle est réduite à la défensive, sur tous les fronts, l'initiative et la conduite des opérations sont passées du camp des Impériaux, dans le camp des Alliés. La victoire qui hésitait entre les deux partis, a fixé son vol incertain, et suit les drapeaux de Russie, de France, d'Angleterre et d'Italie.

Voilà ce que représente et signifie ce *mais*, qui se dresse au seuil de la troisième année de guerre. En avons-nous encore pour six mois, comme je le crois et l'espère, ou pour un an, comme le craignent les pessimistes? C'est-à-dire, allons-nous subir une nouvelle campagne d'hiver? Il se peut. Les conditions en seront

cependant si différentes que nos poilus la supporteront avec allégresse. Car elle ne se passera pas dans les mêmes trous de taupes, en face des mêmes horizons ravagés par la mitraille quotidienne. Les Allemands vont être obligés d'évacuer les départements français. Il est déjà extraordinaire qu'avec nos troupes à Péronne, ils n'aient pas encore évacué Noyon, Roye et Lassigny. Nous sommes déjà dans leur dos. Que nous gagnions Bapaume et Saint-Quentin, et nous sommes sur leur communication. Il faudra bien qu'ils s'en aillent. Et alors quel changement!

L'anniversaire a été célébré par des proclamations et des ordres du jour, magnifiques. La prose du Président de la République est, comme toujours, brillante, savoureuse et bien travaillée. Un peu longuette. On est avocat et de l'Académie. Cela engage. Le tranquille et silencieux Joffre n'écrit que quelques lignes. Mais combien significatives. Voilà parler! C'est *l'imperatoria brevitas* :

« *Soldats de la République,*

« *Votre troisième année de guerre commence. Depuis deux ans vous soutenez sans faiblir le poids d'une lutte implacable.*

« *Vous avez fait échouer tous les plans de nos ennemis; vous les avez vaincus sur la Marne, vous les avez arrêtés sur l'Yser, battus en Artois et en Champagne, pendant qu'ils cherchaient vainement la victoire dans les plaines de la Russie. Puis, votre résistance victorieuse, dans une bataille de cinq mois, a brisé l'effort allemand devant Verdun.*

« *Grâce à votre vaillance opiniâtre, les armées de nos Alliés ont pu forger les armes dont nos ennemis sentent aujourd'hui le poids sur tous les fronts. Le moment approche où, sous notre poussée commune, s'effondrera la puissance militaire allemande.*

« *Soldats de France, vous pouvez être fiers de l'œuvre que vous avez accomplie déjà; vous êtes décidés à l'accomplir jusqu'au bout! La victoire est certaine.*

« J. Joffre. »

*
* *

Une très grave et très nouvelle question se pose, à la suite des atrocités renouvelées avec une sauvagerie sans limites, par les Allemands: celle des responsabilités. Il est facile de répondre à ceux qui protestent contre les atrocités teutonnes : c'est la guerre. Il y a tout de même façon de la faire. Et depuis que le monde est monde et qu'on s'y bat, jamais on n'a vu

pareille méthode, délibérée, calculée froidement et plus férocement appliquée. Cette barbarie à jet continu, sans une minute de détente généreuse, sans une lueur de pitié, était tellement imprévue qu'on en a été surpris tout d'abord, puis indigné, et a présent révolté.

Veut-on sentir tout de suite la différence de procédé entre la manière noble de faire la guerre et la manière crapuleuse des Allemands? C'est bien facile. Une seule comparaison suffira. Les Anglais prennent l'*Emden*, qui désolait les mers de l'Inde, depuis plusieurs mois, et avait notamment coulé un torpilleur français à l'ancre en rade de Singapoor, en se maquillant avec une fausse cheminée. Le commandant anglais dit au capitaine de l'*Emden*, un simple pirate, au demeurant : Vous avez bien combattu, gardez votre épée.

Le capitaine Tyriatt est pris par les Allemands, et pour avoir eu l'audace, lui avec un navire marchand, d'essayer de se défendre contre un sous-marin, il passe en conseil de guerre, est condamné à mort, et sur l'avis du Kaiser et de son chef d'État-major Falkenhayn, il est exécuté. Voilà pris sur le vif, les deux procédés, les deux mentalités, les deux éducations morales. Les Anglais sont des gentlemen,

les Allemands sont des bandits. Et le Kaiser est le bandit en chef. Et c'est ici que la grave et nouvelle question des responsabilités se pose. Pour les Anglais le capitaine Tyriatt a été assassiné. On sait que c'est le Hohenzollern qui a ordonné le crime, et un compte lui est ouvert. Ainsi qu'au Falkenhayn. Mais cela ne suffit pas à nos alliés : ils veulent connaître les noms des juges du conseil de guerre qui ont eu la lâcheté de condamner ce brave homme. Ils prétendent, une fois la guerre finie, accuser ces coupables, les juger à leur tour et les punir. Et, dès à présent, ils déclarent qu'il n'y aura pas de tête assez haute pour échapper au châtiment.

Ceci est très sérieux, venant des Anglais. S'il s'agissait de nous, ce ne serait rien. Mais n'oublions pas que les Anglais se sont fait remettre Jeanne d'Arc par le duc de Bourgogne, et l'ont parfaitement jugée, condamnée et brûlée à Rouen. N'oublions pas qu'ils ont pris Napoléon, à bord du *Bellérophon*, et l'ont transporté impitoyablement à Sainte-Hélène. Voulez-vous me dire ce que pèsera dans la balance où ont été évalués des personnages de l'envergure de Jeanne d'Arc et de Napoléon, ce piètre sire qui se nomme Guilaume II de

Hohenzollern, menteur fieffé, chef d'armées sans courage, qui n'a jamais affronté la rafale des canons et le vent des mitrailleuses, sombre bavard, qui ne sait que lâcher des mots, cabotin sans talent, qui a rêvé des rôles triomphants et n'obtient que des huées, en attendant les pierres.

Il est important que ce scélérat couronné sache tout ce qu'il risque en se livrant à ses dernières Néroneries. Il se croit sûr de l'impunité. Qu'il apprenne qu'il se trompe. Une déclaration collective des alliés est nécessaire pour marquer cette tête, en vue du châtiment. Un retentissant manifeste lancé, demain, et signé de tous les chefs d'États alliés, assignant Guillaume et ses complices, pour tous les attentats qu'ils ont commis et pourront encore commettre, serait un acte magnifique et nécessaire. Il serait vraiment trop facile de se rouler dans l'ordure sanglante comme un nouvel Héliogabale, s'il n'y avait aucune répression à craindre que la colère du Bon Vieux Dieu, dans une vie future hypothétique. Il faut des réalités plus immédiates et plus frappantes. La déchéance d'abord, et l'internement ensuite dans une quelconque île du Diable. Heureusement pour la morale universelle ce n'est pas en France, pays des indulgences et des amnisties, que ce

procès magistral sera plaidé. Ce sera en Angleterre, où on pend un Casement, avec autant de froide résolution.

*
* *

Quelle que soit, à présent, la durée de la guerre, le résultat est acquis. Le matamore allemand a eu beau crier, frapper, menacer, faire des moulinets avec sa grande épée, et rouler des yeux terribles, son prestige d'invincibilité est détruit. Il ne le rétablira plus jamais. Après quatre guerres heureuses, et particulièrement celle de 1870, où il avait battu le peuple le plus militaire et le plus redoutable de l'Europe, l'Allemand avait pu se donner vis-à-vis de toutes les nations du monde des airs de tranche-montagne. On ne discutait même plus sa puissance. Il possédait le secret de la victoire. Les petits peuples appauvris et anémiques, se tenaient respectueusement inclinés devant lui. Ils tremblaient au moindre de ses mouvements de sourcil. Quand il partit en guerre on n'aurait pas trouvé dans l'Univers un seul peuple assez fou pour penser que ce colosse pût être abattu. Il l'a été cependant du premier coup. Et

jamais il ne s'en est relevé. Cependant son prestige était si grand, la terreur qu'il inspirait était si forte que, après deux ans, il y avait encore des neutres, qui doutaient de sa défaite, et qui pensaient : il se redressera. A l'heure actuelle tous les neutres ne sont pas encore désabusés. Ils sont comme les Maures, devant l'armure du Cid. La gloire de cet ancien vainqueur les opprime et les écrase. Mais il n'en est pas moins irrémédiablement vaincu. Rien ne pourra faire désormais qu'il ne soit vaincu, et qu'il ne doive accepter la loi du vainqueur. C'est une chute profonde, dont l'équivalente fût la débâcle de l'Empire Napoléonien, après la capitulation de Fontainebleau.

Et c'est un fait extrêmement curieux que l'incompréhension d'un Reventlow, ou d'un Erzberger, ou d'un Spahn continuant à réclamer des annexions et des indemnités de guerre, alors que la dislocation de l'Allemagne se prépare, et que la liste des sommes à payer se dresse, de tous côtés, pour épuiser les dernières ressources financières des Impériaux. Je crois que les Russes seront en Prusse orientale et en Hongrie, nos camarades anglais, belges, et nous, sur le Rhin, avant que les nationalistes teutons affolés de Pangermanisme, cessent de

répéter : indemnités, et annexions! Situation pleine de danger, car il sera bien simple de retourner leurs prétentions contre eux-mêmes, et de leur dire : vous réclamiez les indemnités et les annexions. On va les faire, seulement ce sera à notre profit et non au vôtre.

*
* *

Le congrès socialiste de France a eu lieu. Il a été navrant. Après deux ans de guerre, après les atrocités commises de sang-froid et avec des simulacres de régularité, par les Allemands, il s'est trouvé un millier de Français pour suivre les pèlerins de Kienthal, et tendre des mains fraternelles à la Sozial-Démocratie. Ces gaillards-là ont vraiment la mémoire courte, ou bien ils acceptent d'étranges promiscuités. Les Sozial-Démocrates ont été, depuis la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, les plats valets du Kaiser. Ils ont léché la boue de ses bottes, et crié, Hoch! Hoch! à chacun de ses mensonges. M. Alexandre Blanc, M. Brizon, et M. Raffin-Dugens, devraient être sommés de s'expliquer, par leurs collègues de la Chambre, et mis avec éclat au ban de tous les partis.

Si ces messieurs étaient capables de raison-

ner, je ne crois pas que leur abominable sectarisme pourrait tenir devant un examen consciencieux de la situation. Leurs électeurs, leurs camarades, leurs amis sont à Verdun et en Picardie, qui se battent et qui meurent pour défendre la liberté, le droit et l'honneur. Et eux, ils prononcent des discours plus dangereux que les tirs de l'ennemi, plus meurtriers que les gaz asphyxiants des Teutons. S'imaginent-ils que les socialistes, qui se battent comme tous les Français, puissent les approuver? Ne se rendent-ils pas compte de ce que leur conduite a d'abominable? Robespierre ne les aurait pas laissé vivre une minute, Marat les aurait décrétés d'infamie. Hébert les aurait mis « hors la loi ». Et ce sont des hommes qui devraient être au front, le fusil à la main, pour défendre le pays, avec tous ceux de leur âge. On se souviendra, après la victoire, des efforts qu'ils auront faits pour nous empêcher de la remporter. On comprendra aussi que l'Internationalisme est une merveilleuse duperie s'il n'est accepté que par certains, et répudié par les autres. Comme s'est écrié un des enragés du parti — je crois bien que c'est le citoyen Longuet — « mais alors, vous voulez donc faire du socialisme national? »

C'est cela même! A moins que nous ne soyons décidés, dans notre pays, à être des dupes éternelles.

* * *

Il semble à tout être capable de raisonnement que la situation a évolué d'une manière certainement favorable pour les alliés. Les Autrichiens paraissent être arrivés au dernier degré de l'effondrement. Livrés à eux-mêmes, ils seraient réduits à implorer la paix. Battus par les Russes, battus par les Italiens, ils n'ont plus la faculté d'opposer un semblant de résistance que grâce au concours des Allemands, qui, soutenus par leur prodigieuse discipline, subissent la défaite avec plus de tenue que leurs alliés. Nous ne parlerons pas des Turcs, qui sont écrasés, partout, même en Égypte.

Quant aux Bulgares, leur compte est bon. Ils sauront avant peu ce qu'il en coûte de trahir tout le monde, pour arriver à ne satisfaire personne. Ils se seront vengés sauvagement, des Serbes, qui vont leur rendre ce qu'ils leur doivent, avec usure. Ferdinand pourra se souvenir de la polissonnerie qu'il a dite, à notre

ministre M. de Panafieu, au moment où celui-ci quittait Sofia : « Dites à la France, d'être prudente ! » La France a suivi les conseils de ce fourbe couronné, en se ruant sur l'ennemi avec plus de courage et d'entrain que jamais. Et Sarrail ira montrer à Ferdinand, dans sa capitale, comment la France attaquée entend la prudence.

De tous les côtés les affaires des Impériaux sont en baisse. Hindenburg est impuissant sur la Dwina. Mackensen est battu sur le Pripet. Linsingen est en déroute vers Brody. Bothmer pratique la stratégie élastique, inaugurée par le grand État-major allemand, en reculant sur Kovel, et sur Brest-Litoustk.

En France, von Einem et le Prince de Bavière, devant Foch et Haig, n'en mènent pas large. Le Kronprinz continue sa tactique d'aliéné devant Verdun et achève d'y ruiner la réserve stratégique qui devait garantir le front occidental, contre la rupture décisive. Partout les artilleries, triomphantes, hier, trouvent, aujourd'hui, devant elles, des artilleries supérieures qui les écrasent. L'Allemand n'a plus le monopole du marmitage. On lui rend fève pour pois, et c'est une grande surprise pour lui. Il avait pris l'habitude de se battre hors de portée, ce

qui lui permettait d'exterminer l'adversaire sans avoir à redouter sa riposte. Fini! Les gros canons Anglo-Français démolissent toutes les organisations les plus perfectionnées, les rasent, et permettent à l'infanterie d'enlever les positions avec le minimum de pertes. A présent, ce sera toujours ainsi. Et l'ennemi peut s'apprêter à repasser en Belgique, au prochain jour. Quand les Anglais seront à Bapaume, et nous à Combles, et ce ne sera pas dans longtemps, il y aura quelque chose de changé dans les lignes allemandes.

Le jour où ces monstres auront évacué notre territoire sera célébré, comme une fête! Ce sera la délivrance. Non pas, certes, la fin de la guerre. Mais la satisfaction immense d'avoir repris possession de l'intégralité de notre territoire, et le droit de réparer les destructions subies. Ce n'est plus qu'une question de temps, et peut-être de temps beaucoup plus court qu'on ne se le figure. La nécessité de réduire l'étendue du front se fera sentir prochainement. Il est impossible que, avec 122 divisions, les Allemands garnissent mille kilomètres de lignes. Ce serait l'ordre extra-mince, si tout le front était garni. Mais il ne peut plus l'être. L'armée allemande est séparée en deux grandes

masses : l'une en Picardie, l'autre en Argonne. Et entre ces deux secteurs, il y a des postes de reliement, peu garnis et sur l'un desquels, un de ces matins, une offensive brusquée pourrait bien amener un coup de surprise décisif. Quoi qu'il arrive, il est évident que la situation est mûre, et que l'événement va se produire. L'insuffisance du matériel des armées alliées aura reculé ce dénouement de douze mois, au moins. Mais tout vient à point à qui sait attendre. Nous et nos alliés nous avons eu la vertu admirable de la patience. Apprêtons-nous à en récolter les avantages.

*
* *

La théorie de l'augmentation de toutes les marchandises, en France, a pour point de départ la vie chère. Comme la vie est chère, il faut augmenter le prix de tout ce qui se vend, pour récupérer la différence entre les prix anciens et les prix actuels. C'est une question d'équilibre dans les budgets. Le tailleur à qui son boucher vend une côtelette dix pour cent de plus qu'en temps ordinaire, augmente ses vestons de quinze pour cent. L'ouvrier qui coud

le veston augmente son patron de vingt pour cent. Le propriétaire qui paye le veston plus cher qu'autrefois, augmente ses locataires à proportion. Et du petit au grand, en partant de la côtelette considérée comme un objet de première nécessité, l'échelle des prix s'allonge et monte. Or, si le producteur des moutons, sur lesquels est prélevée la côtelette initiale, qui amène toutes ces majorations, ne s'arrangeait pas pour soutenir le prix de sa viande, et la laissait librement acheter à la criée du jour, aux abattoirs, il n'y aurait pas ou peu d'augmentation de prix. Mais il faut s'arranger pour soutenir les cours, et alors intervient la spéculation.

Quand l'arrivage des bestiaux est assez important pour que l'abondance menace d'amener la baisse, on supprime l'abondance. On retire de la vente une partie de l'arrivage, on met en remise l'excédant qui pèserait sur les cours. Et le tour est joué. L'administration a autorisé la remise. Et ainsi on peut tenir les prix de la marchandise et la vie continue, facticement, à être chère. Voilà tout ce que l'ingéniosité du commerce lui a suggéré, pendant la guerre : l'exploitation intensive de la masse. Quand il s'agit de moutons, il n'y a encore que

demi mal, mais quand ce sont des marchandises susceptibles de s'avarier, comme des poissons, des fromages, des légumes, alors la chose tourne au désastre. Les caves des Halles recélaient, pendant les chaleurs, des milliers de kilos de marchandises placées en remise, et qui tournaient, d'un jour à l'autre.

De sorte que pour ne pas les livrer aux acheteurs, dans la crainte d'avilir les cours, on les perdait complètement, ce qui est un scandale, pour ne pas dire un crime. Et cela arrive couramment, sans que nul s'occupe de réformer de pareils abus. On n'a pas l'air d'y attacher d'importance. Comme si nous regorgions de denrées, et nagions dans l'abondance. En tout état de cause, il est stupide de perdre des marchandises qui pourraient être si utiles aux pauvres gens privés du nécessaire. Et puis, ce mercantilisme féroce, qui dresse l'un contre l'autre le marchand et le client, l'un, n'ayant qu'une préoccupation : exploiter l'autre, est bien tout ce qui se peut rêver de plus antipatriotique. En province, dans la banlieue, pour châtier des négociants, qui arriveraient à exploiter les survivants sur le radeau de la Méduse, les municipalités sont amenées à fonder des coopératives où les choses nécessaires

à la vie, sont vendues au prix coûtant. Et alors le commerce local hurle : Vous nous ruinez! De quel droit nous faites-vous concurrence? — Du droit qu'on a d'empêcher son semblable de mourir de faim devant les étalages bien garnis, parce qu'il n'a pas de quoi acheter les denrées dont les prix sont majorés.

Et alors les municipalités font carrément du communisme, sans le savoir, pendant que ces aliénés, qui s'appellent les socialistes, poussent des rugissements et versent des torrents de larmes, en réclamant le maintien de leur Internationale. Dans un pays équilibré financièrement, ravitaillé normalement, pourvu de tout facilement, comme est la France, même dans les périodes les plus critiques, avec une administration attentive et prévoyante, la vie chère devrait être inconnue.

*
* *

Il y a décidément une affaire Hohenzollern. Je pourrais même dire une affaire Hohenzollern-Habsbourg. A la barre de l'humanité, ces deux criminels, Guillaume et François-Joseph, chefs de bandes meurtrières et pillardes, sont

cités pour répondre de divers attentats. C'est la seconde fois qu'une semblable procédure est suivie contre un chef d'Etat. La première fois, il s'agissait de Napoléon, mis, par la Sainte-Alliance, au ban de l'Europe. Mais c'était un autre personnage que le Habsbourg et le Hohenzollern, qui sont de pauvres sires. Celui-là était un surhomme. Le premier, le plus grand, le seul, en réalité, qui se soit dressé sous le ciel par sa seule puissance et son unique volonté. Les deux autres, sont les descendants de potentats, discutables, mais disposant de l'hérédité. Ils avaient eu un sceptre pour hochet, dans leur berceau. L'autre sortait, petit soldat, à la bourse plate, à l'habit râpé, presque sans bottes, de l'Ecole de Brienne.

Il n'avait pas de protection, pas d'appui, pas d'argent, il avait simplement du génie. Il a modelé de ses mains le monde moderne. Tout procède de lui : l'administration, la justice, l'armée, le commerce. Dans sa vaste pensée il a tout englobé, prévu, réglé et poussé à la réalisation pratique. Nous vivons encore sur les cadres sociaux établis par lui. Et quelle clarté dans sa conception, quelle promptitude dans son exécution. Il a rénové la France et le monde, en vingt ans. Et il n'a jamais cherché que le bien,

le beau et le grand. Les autres, les deux autres, le Hohenzollern et le Habsbourg... Non! Ce serait faire tort à la grandeur Napoléonienne de tenter un parallèle, entre ces deux porte-couronnes, et le sublime aventurier qui prit, dans sa main, le globe impérial, et se coiffa lui-même, de la couronne de Charlemagne. Il est mort, sur le plus haut sommet que l'Univers ait contemplé depuis le Golgotha. Les deux autres mourront, si on les traite avec douceur, dans quelque cabanon, voués à la démence, et si on les traite avec équité, au bout d'une corde, comme n'importe quel pope russe, ou quel curé belge.

***

Les Anglais font des marchés de matériel de guerre livrable dans deux ans. J'espère qu'ils exagèrent.

***

On nous annonce pour le courant de l'automne une grosse offensive allemande, un second coup de Verdun, dans le but de nous mettre hors de

cause, pour pouvoir aller régler le compte des Russes qui marchent trop vite. Rêves et chimères d'un orgueil militaire en désarroi. Les Allemands ne réussiront pas aujourd'hui l'offensive qu'ils ont manquée il y a six mois. Souhaitons qu'ils exécutent leur projet. Ce serait pour eux le commencement de la fin. Une offensive manquée sur l'Aisne, ou en Champagne les obligerait à rétrécir leur front, c'est-à-dire à battre en retraite. Ce serait la libération de notre sol, et la bataille portée sur le territoire belge.

Le jour où les Allemands seront en Belgique, ils seront à la veille d'être refoulés sur le Rhin. Et ce jour-là, je ne vois pas très bien M. Brizon, M. Blanc et M. Raffin-Dugens, se jetant entre les combattants comme les Sabines dans le tableau de David, afin d'empêcher les poilus de faire expier à nos ennemis tout ce qu'ils nous ont fait subir d'atrocités de deuils et de misères. Ces idéologues, l'espèce d'hommes la plus antipathique à Napoléon, pèseraient d'un poids bien léger sur la volonté de nos soldats victorieux. Ils pourraient leur crier : Vous êtes vainqueurs! C'est bien, ça suffit. Rentrez chez vous. Ne demandez plus rien à ces pauvres Allemands à qui vous avez réglé leur compte. Les soldats

répondraient, n'en doutez pas : Quoi! faire grâce à ces monstres qui se sont vautrés dans l'orgie, l'ordure, le meurtre et l'infamie, quand nous pouvons leur faire expier tous leurs forfaits? Est-ce que vous vous fichez de nous? Est-ce que de pareils brigands méritent d'être traités honorablement? Est-ce qu'ils sont nos semblables? Est-ce qu'il y a rien de commun entre eux et nous? Il n'y a que vos théories. Et c'est bien peu de chose. Gardez-les pour vous. L'occasion de prendre une revanche complète sur ces pillards, ces incendiaires et ces assassins se présente, il ne faut pas la manquer. Ils ne nous auraient pas fait grâce s'ils avaient réussi leur entreprise. Ils étaient décidés à faire sauter Paris, quartier par quartier, après l'avoir mis à rançon. Et vous voudriez que nous nous arrêtions pour ne pas rendre à ces Barbares le mal qu'ils nous ont fait. Libre à vous d'être aussi niais. Nous, nous ne donnons pas dans ces sentimentalités. La guerre nous a coûté cher, arrangeons-nous pour qu'elle ne recommence pas demain. Et pour ce faire, prenons nos sûretés, ainsi que les Allemands eux-mêmes, nous ont enseigné comment il fallait les prendre. Les traiter, comme ils voulaient traiter les autres, ne peut leur paraître excessif.

Voilà ce que peuvent entraîner les conversations préalables sur les conditions de la paix. Quand on n'est pas encore sûr d'avoir le dessus, et qu'on a un appétit vorace, on s'expose à dresser la carte pour le dîner des autres. Attendons d'un cœur ferme l'offensive allemande que tout le monde annonce, et qui est, en effet, le seul parti auquel l'ennemi puisse s'arrêter, dans la situation où il se trouve actuellement.

Il ne peut se dégarnir ni sur le front oriental, ni sur le front occidental. Il a encore, devant nous, cent vingt-deux divisions. C'est un très gros effectif, inférieur cependant à celui que nous pouvons lui opposer. Si, dans six semaines, le haut commandement n'a pas à sa disposition trente ou quarante divisions à envoyer en Pologne, Hindenburg va être bousculé par les Russes. Broussiloff est lancé de telle façon qu'on ne l'arrêtera qu'avec des forces supérieures, et Kouropatkine n'a pas encore bougé. Il possède paraît-il la plus grosse armée Russe. On voit à quel point la situation des Allemands est grave. Que l'armée de Salonique se mette en marche, et aille donner la main aux Roumains... Tirez, vous-même, la conclusion.

*
* *

Le temps de tourner la page et l'événement attendu s'est produit. L'armée de Salonique a pris l'offensive et voici les Bulgares aux prises avec les Anglais, les Français, les Serbes, les Russes et les Italiens. J'accorde au général Todoroff tous les talents qui peuvent distinguer un chef militaire. Je lui concède l'appui de tous les Turcs et de tous les Austro-Allemands disponibles, et de toutes les artilleries qui restent inoccupées sur les fronts d'occident et d'orient, je ne le vois pas très bien résistant à la poussée des masses alliées, avec la menace Roumaine, dans le dos. Il devra, d'ici à peu de temps, se produire des faits de guerre d'une importance considérable sur le front Balkanique. Les Allemands, par tous leurs bureaux Wolff, répandent chez les neutres, le récit d'atrocités qu'auraient commises en Serbie et en Bulgarie, les troupes alliées, dès leur entrée en campagne. Nul ne les croira, on sait trop bien quel intérêt les brigands germaniques et leurs complices les bandits Bulgares ont à prendre les devants, en mettant au compte de l'ennemi les horreurs qu'ils s'empressent de perpétrer.

Le mensonge est une de leurs armes les meilleures et les plus sûres. Mais à force de mentir on s'expose à ne plus être cru. C'est ce qui leur arrive. A peine les premiers coups de canon étaient échangés, déjà ces fanfarons annonçaient des victoires. C'est déjà quelque chose pour eux de les raconter, même s'ils ne les remportent pas. Ils entretiennent leurs concitoyens en joie. Mais gare au réveil, quand il faudra avouer qu'on est battu, sur toute la ligne, et que Mackensen n'est pas plus infaillible qu'Hindenburg.

*
* *

Un événement considérable vient de se produire qui aura sur la guerre une répercussion matérielle et morale immense. La Roumanie s'est décidée à déclarer la guerre à l'Autriche. La manifestation de la Roumanie sonne le glas des Empires du centre. Les Allemands ont répété a satiété que le gouvernement de M. Bratiano ne se déterminerait à embrasser un parti que quand la victoire lui serait bien assurée. C'était dire que la Roumanie choisirait le vainqueur. Tenus par leur raisonnement

même, les Austro-Allemands savent maintenant ce que l'avenir le plus prochain leur réserve. Il ne peut plus y avoir de doute dans leur esprit. Et toutes les rodomontades du Kaiser, les pantalonnades de Bethmann-Holwegg, les mensonges des bureaux Wolff et toutes les piteuses divagations des Mohrat, Blume, Reventlow et autres Gœdke ne feront pas, que le destin des Impériaux ne soit fixé.

Les premiers punis seront les atroces Bulgares que les Serbes vont massacrer, ce qui sera leur rendre à peine le quart des atrocités qu'ils ont commises dans le malheureux royaume de l'héroïque Pierre Karageorgevitch. Ensuite ce seront les Hongrois qui verront leurs terres envahies par les Roumains. Puis la Pologne reconquise par les Russes, c'est l'entrée en Prusse orientale et en Silésie. L'heure allemande vient de sonner. L'offensive générale que les écrivains militaires d'outre-Rhin, ont tant raillé, va commencer. On en verra promptement les résultats. Il ne faut plus, à présent, que de la persévérance, aux alliés, pour mener à bonne fin, leur formidable besogne. Nous sommes à l'anniversaire de la bataille de la Marne. On en peut, aujourd'hui, mesurer les conséquences. Il y a eu dans cette campagne de

deux ans, qui a coûté tant de sang, deux grands faits, qui dominent toute la marche des événements et leur impriment leur mouvement : la grande victoire de Joffre sur la Marne, et la grande victoire de Briand à Salonique.

La France a eu, le bonheur de révéler au monde deux hommes de premier mérite : un soldat et un ministre. Ni l'un, ni l'autre, aux heures les plus graves n'ont désespéré de la Fortune de la France. Lorsque l'armée battait en retraite, par échelons, livrant ces combats mémorables, victorieux toujours, qui jalonnèrent la retraite de Charleroi, un officier supérieur, arrivant du grand quartier général, questionné anxieusement par des camarades de l'arrière sur l'état d'esprit du généralissime, levait les bras au ciel, dans un mouvement de stupeur et s'écriait : « Le patron ? Il croit à la victoire ! » Cri admirable qui peint l'âme héroïque du grand soldat qui allait livrer et gagner la bataille de la Marne qu'il cherchait, guettait, attendait depuis la frontière.

Il croyait à la victoire ! Et il avait raison d'y croire, puisqu'il l'a obtenue. Et c'est parce qu'il y croyait, qu'il a su l'obtenir. Les Allemands eux, depuis le 17 septembre 1914, ont cessé d'y croire, quoi qu'ils aient proclamé, partout, en

toute occasion, par tous les organes, qu'ils étàient sûrs de la remporter. Voilà, la part de Joffre. Elle est splendide.

Celle de Briand n'est pas moindre. Il a sû par sa tenacité, sa souplesse, sa persuasion, obtenir l'occupation de Salonique que les Russes et les Anglais, et tant de Français, qui ne s'en souviennent plus aujourd'hui, voulaient abandonner. Sans l'occupation de Salonique, les Allemands étaient maîtres de l'Asie, s'emparaient de l'Égypte, écumaient la Méditerranée, et devenaient les maîtres du monde. Quels maîtres! On frémit quand on y pense. C'est Salonique qui a empêché la Grèce de marcher avec l'Allemagne et entraîné les Roumains à marcher avec les alliés. Sans Salonique, l'admirable campagne de Broussiloff devenait impossible. Et nous étions vaincus.

De cela, il faudra se souvenir toujours. Joffre et Briand sont les deux hommes qui ont sauvé la France d'abord, le monde, et la civilisation ensuite. Il était bon, au début de cette dernière phase de la guerre de rappeler cela et de le bien fixer. Comparés à ces résultats certains, fructueux, abondants, que sont les vaines agitations des comités secrets, où la tête de ces deux hommes était demandée, au moment même où

ils assuraient la victoire de leur pays, l'un par sa rude résistance militaire, l'autre par son inlassable activité diplomatique. Les 85, qui refusèrent leur confiance à Briand dans une séance mémorable, et qui motivèrent, les malheureux, leur vote, peuvent baisser la tête. Il n'y a pas lieu, pour eux, d'être fiers. Ils nous ont mis, avec leurs échauffements à deux doigts de notre perte. Mais malgré tout, la France possède un génie qui intervient dans les moments suprêmes, et la sauve. Ce génie parlait à l'oreille de Briand pour l'inspirer, et guidait la marche de Joffre en Picardie. Aujourd'hui c'est le salut, c'est la victoire, ce sera, au prix de grands et superbes efforts, car tout n'est pas encore fini, le triomphe de la Justice et du Droit.

*
* *

Le Kaiser vient de remettre les destinées militaires des Empires aux mains du maréchal Hindenburg. Le vieux reître va pouvoir donner sa mesure, et prouver qu'il est un grand général. Je ne crois pas qu'il se montre égal à sa réputation. C'est un enfonceur de portes ouvertes. Il n'a jamais rien battu. Quand il a

arrêté l'offensive des Russes du grand-duc Nicolas, il a écrasé, sous des forces supérieures, et une artillerie formidable, des troupes sans armes et sans munitions. Il va falloir, cette fois, qu'il manœuvre Broussiloff et Rousski, à la tête d'armées bien pourvues de fusils, de canons et de ce qu'il faut pour les charger. Il va falloir qu'il se débrouille avec Ivanoff et Sarrail. Ce n'est pas une petite affaire. Et s'il s'en tire, ce sera incontestablement l'homme de guerre qu'aura révélé l'Allemagne.

Jusqu'à présent ses généraux ont été au-dessous du médiocre. Tous les Kronprinz, qu'ils fussent de Bavière, de Wurtemberg ou de Prusse ont été extrêmement nuls. Les Moltke, Falkenhain, Bulow, Hausen, Heeringen, Eynem, Mudra et jusqu'au vieil Hœzeler, ont été battus, les uns après les autres, à la Marne, à l'Yser, et à Verdun. Tout cet État-major devant lequel les Grecs et les Suisses demeurent encore hypnotisés par l'admiration, a été un véritable jeu de massacre. Que va faire Hindenburg, de plus extraordinaire que ses prédécesseurs. Il y a, à la guerre, pour y réussir, une qualité nécessaire. C'est l'allégresse. Tous les jeunes généraux de la Révolution marchaient à l'ennemi avec la joie dans les yeux, et cette joie était

pour leurs troupes une certitude de victoire. Il en est de même, dans cette guerre, où les Foch, les Castelnau, les Pétain, et avant tous leur chef, leur directeur, le généralissime Joffre, ont toujours eu la certitude de la victoire. On connaît la tenue extraordinaire de Foch à la bataille de la Marne, lorsqu'à Saint-Gond il avait sa droite enfoncée, son centre fléchissant, et ne résistait plus que par sa gauche. Il téléphonait que tout allait bien, et montrait à ses lieutenants le visage rassuré d'un homme sûr du succès. Eh bien! Cette allégresse, cet entrain, cet allant, qu'ont montré nos généraux, pendant la guerre, vous pouvez la chercher dans l'État-major allemand. Vous ne les trouverez pas. Ils sont rogues, durs, tristes, sombres, ces chefs de guerre. Ils ont des mines de défaite et des allures de catastrophe. Le soldat s'en aperçoit très bien et sa confiance en décroît. Le lourd boursoufflé et apoplectique Hindenburg, n'a pas la leste tournure d'un général qui va enlever la victoire à la hussarde.

Il se dispose à essayer d'enfoncer les troupes russes, à grands renforts de corps d'armée et avec de grandes masses d'artillerie. Mais où prendra-t-il les renforts qu'il lui faut, et les

canons qui lui sont indispensables? C'était avant Verdun qu'il fallait nommer Hindenburg. Aujourd'hui, il est trop tard. On a fait tuer les réserves stratégiques, dans les vallons de Thiaumont, de Vaux et de Fleury. Les corbeaux de l'Argonne s'engraissent de chair allemande et Hindenburg n'a plus de bataillons à emmener du front occidental, vers le front oriental. Que va donc faire l'ogre Poméranien, s'il n'a plus à sa disposition les gros effectifs qui seuls assuraient sa supériorité ? Hindenburg n'est pas un homme de guerre à combinaisons. C'est un enfonceur. Mais pour enfoncer, il faut un vigoureux et large outil. Où est-il cet outil?

*
* *

Ce qui se passe en Grèce était prévu d'avance. Le jour où le plateau de la balance allait l'emporter du côté des alliés il était certain qu'une explosion populaire se produirait. Elle a eu lieu. Les chefs de l'État-major de l'armée et le Roi lui-même, pris en flagrant délit d'accord avec le Bulgare pour lui livrer toutes les places fortes de la frontière et le territoire de la Macédoine, encore rouge du sang des soldats grecs,

ont provoqué une manifestation importante des puissances alliées. Un ultimatum extrêmement dur a été remis au Roi et à son gouvernement. Toute la superbe de Constantin a disparu en un clin d'œil. Il s'est mis au lit, avec une rechute de sa bonne blessure de circonstance. Mais ce qu'il a de plus blessé, c'est son amour-propre. S'être trompé aussi lourdement, avec un pareil entêtement, c'est de quoi ne pas se relever aux yeux de son peuple.

Ses affections de famille l'ont emporté sur ses devoirs nationaux. Il a sacrifié son peuple, aux intérêts de son impérial beau-frère. Il a été bien sage devant l'ogre germain qui, pour l'amadouer, l'appelait *Tino*. Eh bien ! Tino est dans de beaux draps aujourd'hui, et Venizelos est au pinacle. Mais il est trop loyal et trop patriote pour ne pas tout subordonner aux intérêts de son pays, et il prêche le ralliement autour du Roi, « qui a mené les Grecs à la victoire ». Il déclare qu'il n'y a entre Constantin et lui, aucun dissentiment personnel et qu'il suffira que le Roi adopte ses vues sur la politique extérieure, pour que toute difficulté s'aplanisse. Ainsi, une fois encore Venizelos couvre de son autorité, protège de sa popularité l'ingrat Constantin.

*
* *

La bataille de la Somme, réplique de la bataille de Verdun est une opération de guerre bien conduite, bien réussie, et qui peut servir de modèle du genre. Quand on la compare à l'autre bataille, on aperçoit vite les différences qui les marquent. A Verdun, déploiement formidable de moyens matériels, suivi d'une ruée d'hommes sacrifiés sans nul souci de leur vie, et presque férocement. Sur la Somme, préparation intensive, méthodique, par l'artillerie, puis attaques avec des effectifs aussi réduits que possible pour éviter les pertes, et occupation immédiate, très solide des points conquis. Pas de recul. Ce qui est pris est gardé. La pointe d'attaque ne varie pas, comme à Verdun où les mouvements sont désordonnés et presque incohérents, révélant une absence de suite dans les plans de l'ennemi.

Sur tous les points, supériorité dans la marche stratégique de l'action, et incontestable supériorité tactique. Le commandement français domine nettement le commandement allemand. La marche sur Chaulnes et Bapaume, du Nord au Sud, trace sur la carte la pensée fran-

çaise, avec une clarté parfaite. La pression s'exerce sur la communication des troupes allemandes de Roye-Lassigny-Noyon avec l'arrière. Encore un pas, — et c'est demain qu'il sera fait, — il faudra que la ligne de l'ennemi se replie sur Saint-Quentin, Mézières. C'est la retraite générale, forcée, sous peine de désastre. Et cette retraite est imminente. Si, au delà de Chaulnes, Péronne, la plaine est libre, la cavalerie va pouvoir s'étendre et faire son office.

Il faudra alors que les Allemands jouent des jambes, et s'ils n'ont pas évacué leurs approvisionnements à l'avance, ce sera une rafle sérieuse. Cette bataille de la Somme, que les journaux d'outre-Rhin, affectent de traiter comme un combat local, très dur, mais sans importance déterminante, peut être le point de déclanchement de l'offensive qui jettera les Impériaux en Belgique, après deux ans d'occupation de nos provinces du Nord et de l'Est. Quel soupir de soulagement nous pousserons, quand nous apprendrons que cette vermine militaire aura cessé de souiller nos villages et nos villes de sa présence.

Mais aussi, quel effort nouveau aurons-nous à soutenir pour briser leur résistance, quand il s'agira, pour eux, de la défense de l'Allemagne.

Car, retranchés sur la ligne de la Meuse, à Namur, Charleroi, Luxembourg, Metz, ils défendront le Rhin, en Belgique, et avec acharnement. Le duo Hindenburg-Ludendorff, rappelant le couple Blücher-Gneisenau, sous le premier Empire, va donner sa mesure. Il apparaît nettement que, dans cette association, c'est Ludendorff qui est l'homme de pensée et Hindenburg, l'homme d'action. Le vieux reître a dû trouver, en Ludendorff, un travailleur consciencieux, qui met en ordre ses tumultueuses conceptions. Mais quel que soit le talent de l'un et l'énergie de l'autre, le temps est passé où ils auraient pu faire œuvre utile.

Ce n'est pas à l'heure désespérée où les effectifs sont affaiblis, que les manœuvres à large envergure d'Hindenburg peuvent s'exécuter. Il va falloir se restreindre et faire vie qui dure, pour tâcher de lasser l'énergique tenacité des Alliés. Mais la difficulté sera grande. Nos chefs d'armée n'ont pas besoin de mentor auprès d'eux. Joffre sait ce qu'il vaut, il le médite profondément et l'exécute avec fermeté. Castelnau est l'homme d'action, sur le terrain, de même que Foch. Ils excellent à manœuvrer. L'un et l'autre ont donné leur mesure au grand Couronné de Nancy et à la Marne. Nos chefs mili-

taires sont donc en posture magnifique pour répondre aux tentatives du groupe Hindenburg-Ludendorff.

*
* *

J'ai beaucoup parlé de la guerre, dans ce journal, qui est le résumé des impressions d'un parisien, et il n'y a pourtant pas que la guerre. La vie reprend peu à peu son équilibre. L'accoutumance à cette horrible situation se fait malgré tout. La ville est pleine de monde, les boulevards sont animés, les magasins regorgent d'acheteurs. Mais tout est cher. Chacun voyant son voisin augmenter ses prix, a fait de même, de sorte que certaines marchandises ont quadruplé de valeur. Cette hausse n'est pas toujours justifiée. Rarement elle l'est dans les proportions où elle se présente.

La situation des rentiers et des employés, dont les revenus et les appointements n'ont pas augmenté, est très précaire. Il y a beaucoup de gens qui souffrent. On a la prétention de les consoler, en leur faisant remarquer que le pays tout entier subit une épreuve terrible et que leur sort est enviable comparé à celui des

braves qui se battent, et qui meurent dans les tranchées. Evidemment. Il n'en est pas moins un peu irritant, de voir de paisibles commerçants faire des gains énormes, sans aucune peine, et uniquement parce qu'ils ont mis sur leurs étiquettes des prix majorés. Rien ne masquera l'absence de patriotisme et la rapacité du commerce, qui n'a vu dans la guerre qu'une occasion de pressurer et d'exploiter des concitoyens.

Il s'élève, en ce moment, des fortunes magnifiques. C'est le triomphe des intermédiaires. Ceux qui ont su se consacrer aux fournitures pour l'armée, gagnent ce qu'ils veulent. Il est inutile d'entamer ce sujet-là. On n'en pourrait pas écrire cinq lignes sans avoir maille à partir avec la censure. Mais quand la liberté de la presse sera rétablie, ce qu'il sera possible de raconter sur les temps que nous traversons, paraîtra fantastique. C'est à peine si on voudra le croire. Les plus beaux jours du Directoire semblent revenus pour les fournisseurs. La France sort de l'abîme où elle faillit être engloutie. Elle saura trouver auprès des nouveaux riches, les ressources qui lui seront nécessaires. En somme, la fortune dans notre pays, ne diminue pas, elle se déplace. Il y a

de grandes catastrophes subies, du fait de la guerre. Des gens qui ne possédaient rien, hier, seront nantis de bénéfices énormes.

Des efforts puissants ont été faits, pour mettre l'industrie à la hauteur de la tâche qu'elle avait à remplir. Tout un outillage a été créé, qui ne pourra plus servir aux mêmes fabrications, après la cessation des hostilités. Il faudra l'employer à d'autres travaux. C'est là que l'ingéniosité française, devra se manifester. Les usines existeront. Beaucoup serviront à remplacer celles qui ont été détruites dans le Nord, par les Allemands. Un grand nombre de produits qui nous étaient fournis par l'Allemagne, devront être fabriqués chez nous. Il y a un avenir immense dans l'application commerciale de la chimie, aux couleurs, et aux spécialités pharmaceutiques. Tout ce que nos savants ont inventé a été très adroitement exploité en Allemagne et nous était rapporté et vendu.

Comme un ostracisme énergique interdira pendant un long temps, l'entrée de notre pays à ces articles germaniques, il sera indispensable que nous nous décidions à secouer notre indolence et à les fabriquer nous-mêmes. Car, il est à constater que par incurie nous avons, depuis trente ans, laissé le champ absolument libre à la

fabrication allemande. Nos compatriotes ont trouvé plus simple et plus commode de gagner des centimes, à revendre la camelotte tudesque que de gagner des francs à fabriquer des objets bien établis. Ainsi de proche en proche, l'industrie et le commerce ont passé dans les mains des Allemands, et comme ils sont travailleurs, tenaces, et aventureux, ils étaient, avant la guerre, en passe de devenir les maîtres du marché mondial.

Il y aura donc pour l'activité française un champ très large ouvert. Mais il ne suffira pas de travailler, il faudra que les capitalistes se mettent de la partie et secondent les efforts des fabricants. Il faudra aussi que la natalité augmente et que, dès à présent, tout ce qui parle, écrit, professe, endoctrine ou prêche, s'accorde pour faire comprendre, à nouveau, aux Français, qui le savaient autrefois, que les enfants sont une force et une richesse pour les familles.

La Révolution française, en abolissant le droit d'aînesse, avait porté un coup terrible à l'esprit d'entreprise. Les cadets n'avaient plus besoin de s'en aller gagner leur vie, et créer des établissements, puisqu'ils héritaient et se trouvaient aussi riches que leur aîné. Le Français, qui avait fondé toutes les plus belles colonies et se les

était laissé prendre une à une, était devenu casanier et rebelle aux expatriations fructueuses. C'était l'Allemand qui avait pris sa place, et à la faveur de cette activité avait donné au commerce de son pays une richesse prodigieuse. Il faut revenir aux traditions anciennes : avoir des enfants et les envoyer faire des affaires en pays étranger. La guerre qui a si profondément modifié les idées françaises, doit également modifier les habitudes et les mœurs. Si, par surcroît, nous pouvions obtenir du Parlement une véritable Constitution républicaine, alors nous aurions de grandes chances de tirer de cette affreuse époque des avantages prodigieux. Les Français ont repris l'habitude de vouloir. Ils n'ont qu'à continuer.

*
* *

Un petit réfugié Belge passe, sur les boulevards portant à sa casquette un insigne qui représente deux lettres entrelacées M. E. Une dame l'arrête et lui demande :

— Mon petit ami, qu'est-ce que cet insigne ?

Le petit Belge avec cet accent qui nous rappelle Mlle *Beulemans*, répond :

— Alleye, ce sont les initiales de la Reine.

On les a mises pour sa fête... Si on les avait mises l'une à côté de l'autre, les Allemands nous auraient tapé dessus, pour une fois... Mais on les a entrelacées, et alors, sayes-tu, ils sont si bêtes, qu'ils n'y ont vu que du feu!

*
* *

Paris est presque redevenu Paris. Les autobus y circulent, et on nous promet, pour une date prochaine, le rétablissement de la ligne Pigalle-Halle-aux-vins. Ceci n'est pas une petite affaire, ni un médiocre symptôme. L'autobus en question, qui descend la rue des Martyrs, et surtout la monte, met en communication les deux pôles de la ville : le quartier latin, et Montmartre. Evidemment Madeleine-Bastille offrait de l'intérêt. C'était l'artère centrale. Elle avait eu les honneurs de la chanson. C'était une ligne de choix. Et c'est la première qui a été rétablie. Mais Pigalle-Halle-aux-vins! Pensez donc! De la place Clichy par la place de la Bourse, à la place Saint-Michel. Quelle ligne! La voilà, vraiment, la ligne parisienne, et quand celle-là sera rétablie, et on nous la promet, vous dis-je, la ville aura à peu près retrouvé sa physiono-

mie coutumière. Que de gens, à Notre-Dame-de-Lorette, avec la perspective de la grimpette de la rue des Martyrs se payaient paresseusement une place de plate-forme sur l'autobus. Le temps de s'y installer, et on était au coin de la rue Victor-Massé. Bon autobus, cher aux athsmatiques et aux indolents, ton retour sera salué avec enthousiasme. Les boîtes du quartier, et les petits restaurants aux fines cuisines vont s'en trouver tout ragaillardis.

Voici également que les théâtres qui ne faisaient qu'entrouvrir leurs portes, font annoncer qu'ils joueront tous les soirs. C'est une saison d'hiver qui se prépare. Et on parle même de pièces nouvelles. Il y a des audacieux qui vont tenter la fortune, et risquer de l'inédit, quand, depuis deux ans, sur la scène on ne monte plus que des reprises. Nous allons également reprendre l'heure normale. Le temps, avec qui il est impossible de tricher, semblait s'être mis d'accord avec M. Painlevé, dont le décalage de l'heure fut la grande pensée : il s'était mis en avance. A cinq heures, hier, la nuit tombait et en temps ordinaire, à quatre heures, on voyait encore clair. A l'inverse de Josué, qui arrêtait le soleil, M. Painlevé lui fait-il faire des pas doubles?

Les statistiques consultées sur le résultat de ce fameux décalage, donnent de chétifs renseignements. Ce sont des 5 p. 100, des 15 p. 100 d'économie pour le gaz et l'électricité. En résumé, c'est fort médiocre, et ce beau changement paraît avoir été un honorable fiasco. C'est une affaire à ne pas recommencer, sous peine d'un ridicule énorme. On ne peut pas avoir une heure d'été et une heure d'hiver, comme on a des chapeaux de paille et des chapeaux de feutre.

Après avoir eu l'ennui de nous réveiller à six heures du matin, quand nos pendules marquaient sept heures, et que le froid, le petit jour, l'humidité, rendaient le lever pénible, il va falloir brusquement dans quinze jours perdre une heure, et retrouver nos accointances habituelles avec le soleil et la lumière. Il y aura encore un passage pénible. Puis tout se tassera et nous n'aurons plus que le souvenir d'une expérience saugrenue, tentée par les savants qui ont voulu faire joujou avec l'humanité.

***

Je viens de rencontrer une jeune femme qui, mariée avec un farceur dont la mauvaise con-

duite ininterrompue ne lui a laissé qu'un seul recours : se sauver chez ses parents. Le cas de cette jeune femme est curieux. Résolue à divorcer, elle s'est heurtée à la loi de circonstance qui met le mobilisé à l'abri de toutes les responsabilités. Il est impossible d'intenter une action en divorce contre un mobilisé. La femme la plus malheureuse, la plus digne d'intérêt, ne peut pas demander à être débarrassée d'un mauvais garnement, s'il est mobilisé. La mobilisation le rend sacro-saint. On ne peut pas y toucher. Il est tabou! Mais, lui, par exemple, peut tout se permettre. Je me bornerai au cas que je viens d'indiquer, car il y aurait un volume à écrire sur les prérogatives du mobilisé. Donc, la jeune femme est dans l'impossibilité de citer son mari. Mais le mari peut citer la femme. Notre scélérat qui, dans son embuscade, car il est embusqué, jusqu'aux sourcils, brave les menaces de sa jeune femme et se rit de ses griefs, s'est ingénié de profiter, lui, de sa situation privilégiée pour retourner les rôles et obtenir contre sa femme, le divorce qu'elle ne peut pas obtenir contre lui. Et grâce à sa situation de mobilisé — et Dieu sait qu'il l'est très peu — il va obtenir citation à bref jour, assistance judiciaire, faveur du tribunal,

tout enfin de ce que peut briguer un héroïque défenseur de la patrie, que sa femme moleste, pendant qu'il se bat pour la France. C'est une véritable dérision, un flagrant déni de justice, au préjudice de la femme, et un scandale où le prestige de la loi risque d'être déplorablement atteint. Mais qu'y faire?

Dans le cas spécial que j'étudie, la marche en avant du mari, fait l'affaire de la femme, puisqu'il vient lui offrir ce qu'elle ne pouvait pas obtenir. Néanmoins, elle est inquiète. Elle craint que le sentiment patriotique masque aux magistrats l'indignité de son époux, et que ce protégé de Mars n'en donne à garder à Thémis. Mais les magistrats qui restent sur le siège sont de vieux renards, à qui la malice d'un faux poilu qui est un véritable et authentique épilé n'en donnera pas à garder. Et la mobilisation ne pourra pas suffire à tout expliquer et répondre à tout, comme la tarte à la crème des *Fâcheux*.

*
* *

J'ai cueilli dans un journal cette petite anecdote qu'il m'a paru nécessaire de reproduire,

au moment où nos socialistes s'agitent, et recommencent à bramer leurs utopies internationales.

Dans une « politique... un crime... », Jacques Prolo rappelle une réunion électorale à Montmartre, en mai 1914, deux mois avant la guerre, au cours de laquelle un auditeur, avec un débridé bien montmartrois, interrompit Jaurès lui criant :

— Pendant que vous déblatérez sur les trois ans, les Boches se préparent à nous casser la g..... Le Kaiser est là pour un coup.....!

— Oubliez-vous, citoyen, s'exclama Jaurès, qu'il y a là-bas quatre millions et demi de socialistes qui se lèveraient comme un seul homme pour exécuter le Kaiser?

— Ah! oui, répliqua l'autre, on les connaît vos sociaux de Prusse. Ils sont plus impérialistes que l'Empereur et, sur un signe de lui, ils nous entreraient dans le chou! (Tumulte dans l'auditoire) : « A la porte le « troisanniste »! crient mille voix indignées. Et Jaurès compatissant :

— Non, laissez-le, il est..... fou!

Pauvre Jaurès! Magnifique illusionniste! Il était convaincu. Il croyait que les masses inorganisées d'une garde nationale suffiraient à tenir tête aux armées allemandes. Les farceurs qui recommencent les prédications fraternelles en faveur des socialistes allemands ont, eux, tous les jours la preuve que la sozial-démocratie

marchera à la suite du Kaiser jusqu'au dernier soupir, mais comme leur politique exige le maintien des doctrines marxistes ils continuent donc à crier : à la fraternité! en face de gens qui, à leurs avances, répondent par des coups de canon.

*
* *

Deux jours de suite, à Verdun et au Palais-Bourbon, la parole française, dans ce qu'elle a de plus éloquent, a retenti pour célébrer les glorieuses actions qui illustrent cette guerre. La ville de Verdun a été magnifiée par le Président de la République, et l'héroïsme de notre pays tout entier a été célébré par M. Briand à la tribune de la Chambre. Le Président de la République apportait à la Ville de Verdun le bouquet de récompenses sans égales que lui décernaient les Alliés reconnaissants. Et c'étaient les décorations les plus recherchées de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie, de la Serbie, du Portugal et du Monténégro. Enfin, la Légion d'Honneur pour couronner le tout.

Jamais ville n'a été honorée de la sorte. Cependant, il est une distinction qui n'a pas été

donnée à la Ville de Verdun, et c'est celle qu'elle mérite le plus. Je veux parler de la médaille militaire. Lorsqu'un chef d'armée a épuisé la somme des plus hautes récompenses, et qu'il est grand-croix de la Légion d'honneur, il ne reste plus qu'à lui donner la petite médaille à ruban jaune et vert, que le simple soldat obtient pour prix des plus magnifiques exploits. Le soldat, ou le grand chef, seuls peuvent obtenir cette médaille. C'est à la fois la plus simple et la plus éclatante distinction militaire. Un brave décoré de la Légion d'honneur ne peut plus l'obtenir, à moins d'avoir commandé en chef devant l'ennemi.

Je crois que Verdun est dans les conditions exceptionnelles requises. Elle a commandé en chef, quand elle servait de boulevard à la France tout entière. Elle était en même temps le simple soldat qui se sacrifie, et verse tout son sang pour le salut de la patrie. Réparons donc cet oubli. Et que dans les armes de la ville inviolée, figurent à côté des illustres insignes des ordres éminents, la modeste et glorieuse médaille du poilu français.

Du reste, comme à son habitude, M. Poincaré a très bien parlé. Il était plus ému que dans ses harangues courantes, qui sont toujours d'un

très joli tour, car il était dans son pays, dans cette Meuse où il est né et que les Barbares ont piétinée et saccagée avec raffinement. On n'a pas oublié qu'ils ont bombardé spécialement la maison de Sampigny, se faisant un stupide et grossier plaisir de cette destruction. C'est à de pareils détails que l'on reconnaît que les Allemands sont des brutes. Et cet état psychologique ne date pas d'hier. En 1870, Gounod, l'illustre compositeur, habitait à Saint-Cloud le chalet de Zimmermann, son beau-père. Contraint de rentrer à Paris par l'arrivée des Prussiens le grand musicien avait écrit sur la porte de la maison : Ici, habite Charles Gounod, auteur de *Faust*.

Il pensait que les Allemands qui se targuent d'aimer la musique, auraient quelques ménagements pour la demeure d'un compositeur illustre. Il retrouva sa maison brûlée de fond en comble. Voilà quelle était alors l'élégance des Teutons. Le bombardement de la maison du Président de la République à Sampigny fût une galanterie du même ordre. Et certainement le mot goujat a été créé pour stigmatiser dans les armées, les hommes capables de pareilles vilenies. L'émotion qui tremblait dans les phrases du brillant orateur qu'est M. Poin-

caré, était mieux que de la rhétorique. L'amour de la grande patrie, et la pitié pour la petite, vibraient dans la voix du Président. Quant à M. Briand, il a fait un discours plein de faits éclatants, nourri d'idées saines, et il a donné la mesure de l'homme d'État, qu'il est devenu au cours de ces événements. Sa parole a été entendue par toute la France et comprise. Elle atteste la certitude de la victoire, elle recommande la patience, le courage et l'abnégation. La France a besoin de toutes ses forces, pour achever la tâche si bien commencée. Elle a donné ses fils. Il faut à présent qu'elle donne son argent. Le deuxième Emprunt de la Défense Nationale va être ouvert. Il faut y porter toutes les ressources disponibles. Nous autres gens de l'arrière, nous devons combattre avec la pièce de cent sous. C'est une arme puissante. Il en reste encore un grand nombre dans les bas de laine familiaux.

Le Français est économe et thésauriseur. Il ne se décide jamais à se démunir du premier coup. Et cependant, bourgeois, mes frères, il est indispensable que nous vidions nos tiroirs. Le premier Emprunt avait été très heureusement baptisé par M. Ribot, l'Emprunt de la Victoire. Sans doute, on appellera celui-ci

l'Emprunt de la Paix. Car c'est par lui qu'elle sera amenée, et d'autant plus vite, que les finances du pays seront mieux en ordre et les caisses plus remplies.

Les deux magnifiques discours de M. Poincaré et Briand, ont produit un effet considérable dans le monde entier. L'Allemagne les a assez mal accueillis. Mais cela, c'est dans l'ordre, et il n'en pouvait être autrement. L'humeur de nos ennemis, devient très mauvaise, depuis quelques mois. Ils sont amers, et leur souriante philosophie a fait place à un noir pessimisme. Ils manquent d'élégance et de tenue. Évidemment, ils sont dans une passe difficile. Mais est-ce une raison pour avoir de mauvaises façons? Ils ont menti, depuis le commencement des hostilités, à partir du fameux : *Il n'est pas vrai que...* endossé par l'Allemagne entière, y compris l'élite intellectuelle, et la sozial-démocratie.

Mais, ils mentaient avec ampleur, avec autorité, et ils influençaient les neutres. Aujourd'hui, ils mentent piteusement, platement. Ils ergotent sur des succès incontestables. Ils nient des avantages éclatants. Ils sont pauvres dans leur hypocrisie. La faconde d'antan a disparu. On devine qu'ils sont tremblants. Et

ils ont raison de trembler. L'heure approche des grandes représailles. Il va falloir s'en aller de France, s'en aller de Belgique et rentrer en Prusse rhénane. Le discours de M. Briand l'annonce à mots couverts, avec une mesure parfaite. Et ils savent bien, à Berlin, que les lauriers sont coupés.

*
* *

Il y a un énorme Hindenburg et un tout petit Ludendorff. Or, il paraît que l'énorme Hindenburg comme l'ogre du conte de fées, possède un assez piètre cerveau. C'est un enfonceur, un massacreur qui donne l'impression d'un géant qui, d'un coup de pouce, va anéantir tous les ennemis. Le petit Ludendorff, passe dans son ombre, modeste et humble. Mais toute l'intelligence du commandement est contenue dans sa tête. Et le véritable chef, c'est lui. Enlevez à Hindenburg son Ludendorff et vous le dépossédez instantanément de sa stratégie, de sa tactique, et il ne reste plus qu'un capitaine de pandours. Le fameux mouvement qui amena la victoire de Tannenberg. La marche contre le flanc du grand-duc Nico-

las, qui précipita la retraite de Volhynie (n'oublions pas que l'armée Russe n'avait plus de munitions) furent des conceptions du modeste Ludendorff appliquées à coups de poing par le matamore Hindenburg. Nous allons les voir, tous les deux, à l'œuvre. Hindenburg ne quittant pas Ludendorff plus qu'un musicien son instrument. Ils sont venus, tous les deux, régler la distribution des troupes, sur le front occidental. Ils en ont profité pour prendre au Kronprinz une de ses divisions, et l'envoyer en Picardie, où les effectifs fondent à vue d'œil. De tout autre que d'Hindenburg, le Kronprinz n'aurait pas souffert cette diminution de forces. Déjà battu, avant d'être affaibli, il aurait poussé des cris de fureur. Mais que ne souffrirait-on pas de l'homme providentiel, de celui qui doit renouveler le coup de l'invasion de la Pologne et de la prise de Varsovie? Attendons à ses actes nouveaux, l'homme en bois bardé de clous, par l'enthousiasme Berlinois. C'est en lui que résident les suprêmes espoirs de l'Allemagne. Aucune stratégie, depuis deux ans que dure la guerre, n'a donné de résultats, si ce n'est la sienne, qui fût celle de Ludendorff. Voyons ce pantin énorme, agiter les bras, les jambes, même la tête, quand Ludendorff tirera

les ficelles. Nous avons, chez nous, des chefs qui sauront mettre bon ordre aux mouvements de l'automate militaire. Et que ce soit Hindenburg ou Ludendorff qui commande, la victoire ne nous sera pas infidèle.

*
* *

Les Allemands ont aussi leurs embusqués. Ils les ont même décorés d'un très joli nom : étapenschwein — cochon d'étape. — C'est un rien, mais il donne un charmant cachet d'élégance à la couardise germanique.

FIN DU 13e FASCICULE

Saint-Denis
Imp. Ve Bouillant et J. Dardaillon.

IMP. JULIEN FRAZIER, 43, R. LAFAYETTE, PARIS.